

alain m. bergeron

# l'initiation





# L'initiation

Initiez-vous à la littérature en visitant :  
[www.soulieresediteur.com](http://www.soulieresediteur.com)



## **Du même auteur, chez le même éditeur**

*C'était un 8 août*, roman, coll. Graffiti, 1999. Finaliste Prix Hackmatack 2001.

*L'arbre de joie*, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 1999. Prix Boomerang 2000.

*Zzzut !* roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2001. Prix Communication-Jeunesse 2002.

*Mineurs et vaccinés*, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2002. 2<sup>e</sup> position au palmarès de Communication-Jeunesse 2003.

*Zak, le fantôme*, roman, coll. Chat de gouttière, 2003. Prix Hackmatack 2005. Finaliste au Prix Communication-Jeunesse 2004.

*Mon petit pou*, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2003. Finaliste au Prix Communication-Jeunesse 2004. Finaliste Prix choix du public au Salon du livre de Trois-Rivières 2004.

*Un gardien averti en vaut trois*, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2004.

*Les Tempêtes*, roman, coll. Graffiti, 2004.

**Alain M. Bergeron**

# **L'initiation**



case postale 36563 — 598, rue Victoria,  
Saint-Lambert, Québec J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2005  
Bibliothèque nationale du Canada  
Bibliothèque nationale du Québec

### **Données de catalogage avant publication (Canada)**

Bergeron, Alain M.

L'initiation  
(Collection Graffiti; 30)

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 2-89607-026-5

I. Titre. III. Collection.

PS8553.E674I55 2005 jC843'.54 C2005-940508-2  
PS9553.E674I55 2005

Conception graphique de la couverture:  
Annie Penrec'h et Alexis K. Laflamme

Copyright ©Soulières éditeur  
et Alain M. Bergeron

ISBN 978-2-89607-026-8 (papier)  
ISBN 978-2-89607-179-1 (EPUB)  
ISBN 978-2-89607-183-8 (PDF)

Tous droits réservés

*À mon ami, Laval Carrier,  
qui a su se tenir debout,  
dans des circonstances  
particulièrement difficiles...*

*« Je n'ai rien inventé.  
Je n'ai pas l'esprit aussi tordu  
pour imaginer des trucs semblables ! »*

Jocelyn Chauvette,  
devant le comité d'enquête  
sur les prétendues  
initiations sportives  
au collège Wilfrid-Laurier.



## Avertissement

Les initiations décrites dans ce récit sont tirées de témoignages (parlés ou écrits) recueillis auprès d'entraîneurs, d'athlètes, de parents, de préposés à l'équipement, de responsables d'organisations sportives et de journalistes.

Toutefois, il convient de préciser que toute ressemblance avec des personnes ou des organisations sportives ne serait que pure coïncidence. Et que les initiations ne sont pas exclusives au hockey.



# Chapitre 1

**J**E NE ME RAPPELLE PLUS QUI M'A RACCOMPAGNÉ À LA MAISON, ENCORE MOINS À QUELLE HEURE. QUI M'A MIS DANS MON LIT ? Mes parents ? Cela devait être une scène bien navrante...

Leur fils unique, Alexandre Parent, le crâne rasé, à l'exception d'une lisière de cheveux, saoul, incapable de se tenir debout. Moi qui ne bois jamais d'alcool.

J'ai été malade au cours de la nuit. À plusieurs reprises. Chaque fois, c'est le goût de « l'olive musicale » qui déclenchait les nausées et les vomissements.

Je me suis levé tard dans la matinée, souffrant d'un terrible mal de tête. Quand je me suis brossé les dents, j'ai revu la scène d'hier soir et j'ai été malade à nouveau.

Ma mère ouvre les rideaux de la grande fenêtre de la cuisine. La lumière du matin inonde la pièce. Je dois me voiler les yeux un instant.

— C'est un matin magnifique quand vous écoutez Schubert, clame mon père, de fort joyeuse humeur, après avoir glissé

un disque compact de son compositeur préféré dans l'appareil stéréo.

Constatant ma mauvaise mine, si opposée à la sienne, il prend place à mes côtés, à la table.

— La veillée a été dure, mon gars, n'est-ce pas ? dit mon père en me tapotant doucement l'épaule.

Je fixe le vide, une tasse de café à la main. J'aimerais tout lui raconter, mais je ne peux pas : j'ai trop honte !

— Tes beaux cheveux blonds, déplore ma mère.

Les yeux rougis, elle m'enroule une serviette autour du cou et, d'une main habile, entreprend de me raser complètement la tête. Je ferme les yeux pour les rouvrir aussitôt : le visage de Maxime Croteau, rasoir électrique à la main, m'apparaît.

— Il me semblait que ton entraîneur avait affirmé qu'il n'y aurait pas d'initiation au hockey, au collègue, dit-elle en reniflant.

« Il faut respecter le code du silence », ont exigé le capitaine Charles Masson et son assistant Maxime Croteau, avant de commencer la séance. Ils n'ont rien ajouté à propos du respect des joueurs.

Je demeure silencieux, sourd aux questions de mes parents. La sonnerie du télé-

phone explose dans ma tête. Mon père se lève d'un bond pour s'emparer de l'appareil.

— C'est pour toi, chuchote-t-il en me tendant le combiné.

Je me lève de ma chaise et tourne les talons.

— Je ne suis pas là pour personne. Prends le message.

Et je m'enferme dans ma chambre, ruminant les événements de la veille. Mon père cogne à ma porte pour me dire que c'était mon entraîneur : il voulait me rappeler la séance d'entraînement, cet après-midi, à l'aréna du collège.

Ma décision est déjà prise.

\*

J'aurais aimé avoir une casquette pour ne pas livrer mon crâne nu aux regards des curieux, mais le règlement en interdit le port à l'école. Aussi, j'avance d'un pas rapide dans le couloir du collège menant à l'aréna. Je passe devant la grande armoire vitrée dans laquelle sont en évidence les nombreux trophées et plaques remportés par l'équipe de hockey, les Vaillants, au fil des années. Ils me rappellent la tradition gagnante de la formation depuis l'arrivée

à sa barre de l'entraîneur Jeff Gélinas. Sur chacune des photographies des différentes équipes qu'il a dirigées, celui-ci pose fièrement au centre de la première rangée. On peut difficilement le manquer... D'autant que son tour de taille a augmenté au fil des conquêtes !

Jeff Gélinas, à ce qu'on m'a raconté, est un ancien joueur professionnel, au talent limité, qui n'a jamais atteint la Ligue nationale de hockey et qui s'est converti en entraîneur à sa retraite. On le compare, avec raison, à un volcan, susceptible d'exploser à tout moment. Ses colères publiques contre les arbitres entretiennent sa propre légende.

— Un jour, tu inscriras ton nom sur l'un de ces trophées, dit une voix derrière moi.

Il s'agit de Jocelyn Chauvette, un étudiant, journaliste sportif pour le journal du collègue, *La Feuille de Laurier*. Il suit les activités des Vaillants depuis deux ans. D'une nature calme et discrète, il est de grande taille, a les cheveux très courts et un visage au menton carré ; il paraît plus vieux que ses seize ans et des poussières.

— Ça, ça m'étonnerait ! dis-je en quittant les lieux.

Je le laisse en plan pour me diriger vers le vestiaire de l'équipe. Je pousse la lour-

de porte de l'aréna. Lorsqu'elle claque derrière moi, le bruit explose dans le centre sportif, désert à cette heure-ci. Mon cœur bat plus rapidement. Je prends une grande respiration pour me calmer. En vain.

Au-dessus de la glace, suspendues au plafond, cinq larges bannières font face aux gradins. Sur chacune d'elles sont inscrits, en lettres noires sur un fond vert et jaune, les exploits des Vaillants :

**Hockey : champion de ligue, 2000,  
sport étudiant**

**Hockey : champion provincial, 2001,  
sport étudiant**

**Hockey : champion régional, 2002,  
sport étudiant**

**Hockey : finaliste au championnat  
provincial, 2003, sport étudiant**

**Hockey : champion de ligue, 2004,  
sport étudiant**

Un son familier provenant d'une petite salle près du vestiaire me rappelle le but de ma présence en ces lieux. Portant des lunettes de protection, Samuel Bernard, le préposé à l'équipement, fait jaillir une dernière et formidable giclée d'étincelles alors qu'il termine l'affûtage de la lame du patin de Jean-François Langevin. Tous les deux

me saluent. Le joueur, format géant, a revêtu son uniforme, à l'exception de son casque. Passant plusieurs fois sa main sur son crâne rasé, il s'avance.

— J'aimerais... j'aimerais te remercier d'avoir voulu prendre ma place. Tu sais... pour le « Tabasco », marmonne-t-il.

Il jette un regard autour de lui, comme s'il craignait que quelqu'un ne l'entende ou même ne le voie. Je murmure :

— Est-ce que ça brûle toujours ?

— Ah, ça... ça s'endure avec le temps. Sur le coup, c'est atroce.

— Ouais... J'imagine, dis-je d'un ton neutre.

Samuel lui remet ses patins bien aiguisés.

— Vous avez été courageux, les gars, hier, souffle-t-il, visiblement mal à l'aise.

Il me lance un coup d'œil furtif. Travailleur effacé, mais efficace, Samuel ne fréquente plus le collège depuis l'an dernier, mais il demeure dans l'entourage du club.

Langevin sourit à sa remarque, mes traits se durcissent.

— Courageux ? Non ! On a été des maudits lâches !

Sans même attendre leur réaction, je les abandonne pour pénétrer dans le vestiaire. Une fois à l'intérieur, mon regard

embrasse la pièce peinte aux couleurs de l'équipe : le rouge pour les murs, le bleu pour le plancher et le plafond. Sur l'un des murs, celui situé face à la porte d'entrée, on peut lire la devise de l'équipe :

*Fais aux autres ce que tu ne voudrais pas  
qu'ils te fassent.*

*Tout pour la victoire !*

*— Jeff Gélinas*

Un gigantesque « V » a été tracé en noir sur le plancher. « V » pour Vaillants ; « V » pour victoire.

Lentement, les joueurs finissent d'enfiler leur équipement pour l'entraînement. Portant son éternelle casquette rouge et bleu – du moins à l'aréna – pour camoufler sa calvitie, l'entraîneur Gélinas discute avec son capitaine Charles Masson et son assistant Maxime Croteau dans un coin.

— L'entraînement débute dans vingt minutes, signale sèchement Jeff Gélinas.

— Tiens, la comète blonde ! ironise Masson. Il est des nôtres, maintenant...

Je regarde autour de moi. Je perçois une gêne certaine chez les recrues alors que les vétérans se racontent avec délectation les meilleurs moments de la veille.

Il y a trois semaines, quand le camp

d'entraînement a démarré, j'étais certain que je me taillerais un poste dans l'équipe. J'étais déterminé à défendre sur la glace l'honneur du collège Wilfrid-Laurier. Dans le match intra-équipe, j'ai compté un but et récolté une passe. Pour la première partie hors-concours, contre le collège Notre-Dame, j'ai inscrit deux buts et amassé deux aides. Lors de la rencontre suivante, j'ai récolté trois points contre Victoriaville. Quand le calendrier des matches préparatoires a pris fin, à la surprise de tous, j'étais le deuxième meilleur marqueur de notre équipe, derrière Masson. J'en étais fier. Je savais que je pouvais être utile à ce club.

Le journaliste Jocelyn Chauvette, dans son analyse du début de la saison, a écrit que les Vaillants veulent mettre tout en œuvre pour remporter à nouveau le championnat provincial du hockey scolaire, titre que la troupe de Jeff Gélinas avait raflé en 2001. Deux ans plus tard, ils ont atteint à nouveau la finale, mais se sont inclinés face aux Diablos du collège Saint-Jean.

Pour la nouvelle saison sur le point de s'amorcer, l'entraîneur Gélinas n'entend pas se contenter du seul championnat de sa ligue. Les joueurs sont en mission. De son côté, il entend prendre tous les moyens mis à sa disposition pour que les Vaillants

se rendent jusqu'au bout.

Toujours selon le journaliste de *La Feuille de Laurier*, je pourrais être l'un des éléments importants au sein de l'équipe du collègue Wilfrid-Laurier. Me qualifiant de « *comète blonde* », à cause de mes longs cheveux blonds que la vitesse agite quand je file sur la patinoire, il a vanté mon coup de patin explosif, mes talents de marqueur et mon grand sens du jeu, « *inhabituel pour un jeune ailier droit de 4<sup>e</sup> secondaire* », a-t-il écrit. Ses mots ont chatouillé l'orgueil de certains vétérans, qui ne me passaient que rarement la rondelle, même si je me trouvais en meilleure position qu'eux pour tirer au but. Il a ajouté qu'il ne faudrait pas être surpris de me voir devenir le premier joueur de seize ans dans l'histoire des Vaillants à remporter le championnat des compteurs de la ligue à condition que je parvienne à éviter les blessures.

Même si les vétérans ignoraient mes succès, quand ils ne me menaçaient pas tout simplement, je me suis fait des amis parmi les nouveaux joueurs, dont le gardien de but Marc-André Thibodeau et le défenseur Jean-François Langevin.

Quiconque passera dans le vestiaire à cette heure-ci constatera que toutes les recrues ont la tête rasée. À une exception

près. Pas un vétéran n'a osé toucher un seul cheveu de Laval Vallier. Ce n'est pas qu'il est physiquement imposant, mais il est très mauvais ; personne ne l'intimide. Il a du feu dans les yeux, comme Maurice Richard, a raconté Jeff Gélinas.

Une longue cicatrice marque sa joue gauche à la suite d'un violent coup de bâton asséné par un vétéran de sa propre équipe au camp d'entraînement. Il a laissé tomber les gants et, même s'il saignait abondamment, il a affronté le joueur. Il a suffi d'un seul coup de poing, une fulgurante droite, et son adversaire est resté longuement étendu sur la glace. Plus personne n'a osé le provoquer. Humilié, le vétéran n'est plus revenu au jeu.

Il y a quelques jours, dans le vestiaire, alors que l'entraîneur était parti précipitamment, Masson et Croteau, flanqués des autres vétérans, ont voulu initier Vallier. Conservant son calme, il s'est levé et a pointé Masson, le joueur le plus près de lui.

— Vous pouvez tenter votre chance, les gars, mais je vous préviens : le premier qui me touche reçoit mon poing dans la face.

Croteau a alors éclaté d'un rire mauvais, mais Masson a cessé d'avancer.

— Tu ne pourras pas tous nous combattre en même temps, lui a signalé Masson.

— Peut-être pas, a convenu Vallier, toujours avec calme. Mais je sais que ta mère ne te reconnaîtra pas quand j'en aurai fini avec toi.

— On va te déshabiller et t'attacher tout le corps avec du ruban adhésif de hockey, a repris Croteau, d'une voix qui nous a paru plus convaincante.

— T'as sûrement raison, lui a répliqué la recrue en pointant un index menaçant vers son visage. Mais aussitôt que je serai détaché, parce que vous devrez me détacher un jour, tu es celui sur lequel je vais frapper sans arrêt. Je te jure que tu ne t'en relèveras pas !

Les sourires se sont effacés sur leurs visages. Masson, Croteau et leur bande en ont été quittes pour leur petit bonheur et sont retournés à leur place. Laval Vallier n'a plus été inquiété par la suite. Mais une fois qu'il est sorti du vestiaire, les vétérans se sont vengés en s'en prenant à Jean-François Langevin. Ils ont choisi le gentil géant parce qu'il est le plus velu de nous tous et ils lui ont enrubanné les bras, les jambes et le corps, pour l'abandonner ainsi dans la chambre des joueurs.

Thibodeau et moi avons été envoyés sur la glace, flambant nus, à l'exception d'un protecteur athlétique et de nos patins.

Nous avons dû effectuer un tour de patinoire avant de réintégrer le vestiaire. Et il y avait des gens dans les gradins...

Nous avons finalement tiré Langevin de son mauvais pas. Il a commencé à retirer les rubans de hockey de ses bras, chaque centimètre de ruban lui arrachant douloureusement des touffes de poils.

Je lui ai suggéré d'aller sous la douche. Ainsi, le ruban se décollerait plus facilement. Langevin n'a pas ménagé ses remerciements à la suite de cette séance d'épilation bien involontaire.

Ce sont ces souvenirs qui reviennent me hanter quand j'aperçois Langevin porter fièrement son chandail d'équipe rouge et bleu, avec un grand « V » noir sur le devant et son nom inscrit en grosses lettres à l'endos, au-dessus de son numéro.

— Tu vois, Alexandre ? Langevin, numéro 11 ! C'est tout un honneur dans ma carrière de joueur de hockey.

Les autres recrues imitent Langevin à l'exception de Laval Vallier, toujours seul dans son coin. Il les regarde en hochant la tête.

Derrière moi, Croteau enguirlande Samuel Bernard, le préposé à l'équipement, parce qu'il a aiguisé les patins de Langevin avant les siens.

— Ça valait bien la peine d'avoir un peu de misère pour *ça*, hein ? claironne Masson qui se joint à la conversation sans y être invité.

*Ça*, c'est mon gilet, avec mon nom de famille et mon numéro 37. Le vétéran me le tend. Il sourit à belles dents, insensible au calvaire qu'il nous a fait subir. Tout *ça* pour pouvoir jouer au hockey ?

— Non ! dis-je en soutenant son regard.

Je m'empare du gilet. Je le lance par terre avec rage et je crache dessus.

— C'est tout ce que *ça* mérite ! Tassez-vous !

Me frayant un chemin parmi le groupe, je prends mon sac d'équipement, mes bâtons et je quitte le vestiaire devenu silencieux.



## Chapitre 2

MES PARENTS COMPRENENT QUE QUELQUE CHOSE S'EST BRISÉ LORSQUE JE SUIS RENTRÉ CHEZ MOI PLUS TÔT que prévu, avec tout mon équipement. Sur fond musical des *Quatre saisons* de Vivaldi, entre l'été et l'automne, je leur annonce au repas qu'il n'y aura pas de match demain soir.

— La rencontre a été annulée ? avance mon père.

Contrairement à d'autres parents, comme pour le père de Langevin, le hockey n'est pas une obsession pour mes parents. Ma mère essaie d'enrichir ma culture personnelle, partageant ses lectures, son goût pour le cinéma, le théâtre, la musique, les musées. Elle souhaite par-dessus tout que je m'ouvre à plusieurs univers, au lieu de me concentrer seulement sur le sport. C'est pour ça que je suis membre du *stage band* du collègue Wilfrid-Laurier. Mon père assiste aux matchs de hockey parce qu'il sait que j'aime ça, tout simplement. En fait, ce n'est plus vrai maintenant...

Quand je leur annonce ma décision d'abandonner le hockey, ils ne peuvent toutefois dissimuler leur surprise.

— Avec le camp d'entraînement que tu as connu ? s'étonne mon père.

— Tu semblais éprouver une grande fierté à porter le chandail des Vaillants, remarque ma mère.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, Alex, pour que tu en arrives là ? ajoute mon père, inquiet.

Je ne peux plus manger. Je n'ai pas pris un bon repas depuis l'initiation. J'ai encore des haut-le-cœur quand j'avale une bouchée. Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai pleuré. Le regard dans le vide, j'ai les yeux embués de larmes. Je veux quitter la table, mais mon père pose sa main sur la mienne.

— S'il s'est produit quelque chose, tu devrais nous en parler.

Je hausse les épaules.

— Je ne veux plus jouer au hockey à tout prix, dis-je d'une voix éteinte.

J'ai toujours eu une relation de confiance avec mes parents.

— Et quel a été le prix à payer cette fois-ci ? sonde ma mère.

Avant d'éclater en sanglots, je laisse tomber :

— Le prix du respect...

\*

Ma mère pleure à chaudes larmes. La mélancolique *10<sup>e</sup> symphonie* de Mahler, que l'on entend à la radio, n'a rien pour la consoler. Mon père rumine sa rage dans toute la maison. Je ne l'ai jamais vu aussi en furie, lui qui est d'ordinaire si posé. Je n'avais pas prévu une réaction aussi violente. Mes parents se doutaient bien que l'initiation avait été difficile, mais jamais à ce point-là.

Les poings serrés, respirant comme un taureau, mon père arpente la cuisine à grandes enjambées.

— Comment ont-ils pu ? Comment ont-ils osé s'abaisser ainsi ?

— Maudit hockey ! est parvenue à baffouiller ma mère en s'essuyant les yeux.

Il a fallu quelques minutes pour que la tempête se calme un peu. Mon père reprend sa place à la table :

— Pourquoi as-tu enduré ça, Alex ?

Sans même me laisser le temps de m'expliquer, il se remet à vociférer :

— Avant le début de l'année, ton entraîneur nous avait assurés qu'il n'y aurait pas d'initiation.

C'est à croire qu'il est en colère après moi.

— Il n'était pas là, ce soir-là, dis-je.

— Il s'en est lavé les mains, ce lâche, signale ma mère avec justesse.

— Je ne pensais pas qu'ils iraient si loin... J'étais prêt à accepter certaines choses, mais tout a dégénéré.

— Et les autres n'ont pas réagi ? reprend mon père, à nouveau hors de lui. Bon sang, Alex, comment avez-vous pu accepter que l'on vous dégrade ainsi simplement pour porter le chandail des Vaillants ?

Je baisse la tête. C'est là que ça blesse. J'aurais dû être assez fort et assez intelligent pour m'opposer à l'initiation, comme Laval Vallier dans le vestiaire.

— Lundi matin, on rencontre le directeur au collège et...

— Non, maman ! dis-je en l'interrompant. Je vous en ai parlé pour que vous compreniez pourquoi je ne jouais plus au hockey. C'est tout !

— C'est tout ??? explose mon père. Mais Alex, vous avez été agressés et...

— Je vous prie de ne pas vous en mêler. Vous m'avez toujours laissé libre de mes choix. Cette histoire-là est terminée pour moi. Passons à autre chose, dis-je d'un ton déterminé. Vous me l'avez sans cesse ré-

pété : il n'y a pas que le hockey dans la vie. Maintenant, je vais me concentrer sur la musique et je n'en serai pas plus malheureux.

Pour mes parents, c'est là la plus grande concession qu'ils m'aient jamais faite. En fait, c'est la mort dans l'âme qu'ils acceptent ma décision.

— Je ne peux pas croire, Alex, que ces imbéciles-là vont s'en tirer comme ça, murmure mon père, les larmes aux yeux.

\*

Au collège, lundi matin, je retrouve mon ami Jean-François Langevin à la salle des casiers.

— Ton départ a fait des vagues, me dit-il pendant que j'accroche mon manteau et que je prends mes livres.

Langevin porte fièrement son veston, avec un petit écusson « V », brodé côté cœur, rappelant qu'il est désormais un des Vaillants. Il me raconte l'explosion de colère de Jeff Gélinas lorsqu'il a appris que je laissais SON club sans même le prévenir. Quel affront !

« On va lui montrer qu'on est une meilleure équipe sans lui », a-t-il déclaré aux joueurs avant le match.

— On a perdu 4-1 à Victoriaville, signale Langevin, réprimant un sourire. Le plus drôle, dans l'histoire, c'est que ton nom figurait encore sur la liste des joueurs remise à l'annonceur maison... T'imagines la suite ? Lors de la présentation officielle des Vaillants, ton nom a résonné dans les quatre coins de l'aréna. T'aurais dû voir la face de l'entraîneur !

L'image me fait sourire.

— Il devait être dans tous ses états.

— Oui, et il a blâmé Samuel Bernard, le préposé à l'équipement...

Mais Langevin enchaîne plus sérieusement :

— L'esprit d'équipe est épouvantable. La soirée a laissé des traces et il y a un froid entre les vétérans et certaines recrues. Le *coach* devra travailler fort pour parvenir à regrouper tout son monde pour le match de samedi prochain à l'aréna du collègue.

— Et toi, Langevin ?

— Moi ? Hum... Je suis content d'endosser l'uniforme du Wilfrid-Laurier. Mon père aussi, je crois. Et il y a toutes ces filles qui me regardent maintenant...

Comme si on pouvait manquer un géant dans l'école... Je referme la porte de mon casier. Désireux de changer de sujet, Langevin reprend :

— Monsieur Gélinas veut te rencontrer cet après-midi, à 16 heures, à l'aréna, pour discuter de ton retour dans l'équipe. Il dit, à mots couverts, qu'il a entendu parler de l'initiation ; s'il y a des coupables, il les punira...

— Il est trop tard pour moi. J'ai tourné la page. Tu sais quoi ? Ça m'a écœuré du hockey ce qui est arrivé. Et puis, il y a la musique... Au moins, on n'est pas initiés parce qu'on est des nouveaux.

Nous nous dirigeons vers le local A-104 pour notre cours de français.

— Avant que j'oublie : Jocelyn Chauvette, le journaliste, aimerait bien te parler, lui aussi...



## Chapitre 3

**J**E FRAPPE À LA PORTE DU BUREAU DE L'ENTRAÎNEUR JEFF GÉLINAS, AU PREMIER ÉTAGE DE L'ARÉNA. IL N'EST PAS QUE LE PILOTE DE l'équipe de hockey, il occupe également le poste de professeur d'éducation physique du collège.

Une voix bourrue m'ordonne d'entrer. L'homme est assis à son bureau. Derrière lui, sur le mur de la pièce, sont accrochées des photographies encadrées de ses équipes passées, les mêmes que celles que l'on retrouve à l'aréna.

Le regard soudé à un téléviseur, Jeff Gélinas prend des notes tandis que défilent les images du premier match des Vaillants. Il peste devant l'erreur évidente du défenseur Jean-François Langevin, qui a permis un but à l'équipe adverse.

— Il n'apprendra jamais, ce gros épais, crache l'entraîneur, sans retenue.

Dans un geste de rage, il s'empare de la télécommande et ferme le téléviseur. Puis, il m'indique la chaise d'un geste sec.

— Maudite recrue ! fait-il, grincheux, sans que je sache trop s'il pense encore à

Langevin ou s'il s'adresse carrément à moi. Je me promets de demeurer calme, peu importe la tournure des événements. Je n'ai rien à me reprocher.

L'entraîneur daigne finalement m'accorder un coup d'oeil, où je lis un mépris total à mon égard.

— Alors, Parent, c'est quoi ces caprices-là ? Tu quittes l'équipe sans même m'avertir ? C'est ce que j'appelle le sens des responsabilités, ironise-t-il.

Maître dans son univers, Jeff Gélinas transgresse les règles du vouvoiement et de la politesse du collège, établies par la directrice, Solange Giguère. Je m'apprête à lui expliquer les circonstances de mon départ, mais il met un frein à mes intentions.

— Attends que j'aie terminé, Parent ! Tu as laissé tomber tes coéquipiers, ton entraîneur, ton collègue ! C'est de l'insubordination. J'espère que, au cours de la fin de semaine, tu as eu le temps de méditer sur les conséquences de tes actes.

Incroyable ! De victime, je deviens un accusé ! Et il en rajoute :

— Depuis les cinq dernières années que je dirige cette équipe, pas un joueur, tu m'entends bien, pas un joueur ne m'a ainsi défié si ouvertement, Parent. C'est une atteinte à ma crédibilité !

Je consulte ma montre. Jeff Gélinas interprète mon geste comme une insulte à son endroit.

— Tu trouves le temps long, Parent ?

Je réplique immédiatement, sans lui laisser la chance de m'interrompre.

— Je ne veux pas être en retard à la répétition du *stage band*...

Là-dessus, il laisse voir son dégoût. Sans porter d'attention à sa réaction, je lui résume les circonstances et les causes de mon abandon.

— Vous qui avez toujours prôné le respect de l'individu, comment pouvez-vous accepter que des plus vieux humilient ainsi des plus jeunes, monsieur Gélinas ?

Mes propos ne l'ébranlent nullement.

— J'étais au courant, Parent. Masson et Croteau, tes coéquipiers, dois-je te le rappeler, m'ont tout raconté de cette soirée.

— Et ?

— Il ne s'est rien passé de répréhensible. Ce sont des enfantillages ! Des trucs de gamins, ajoute-t-il en me dévisageant.

Rester calme... Rester calme.

— Des trucs de gamins, monsieur Gélinas ? Mettre de la sauce Tabasco sur des coupures n'a rien d'un jeu d'enfant. Pas plus que de saouler un jeune de quinze ans !

Le menton bien haut, il me lance, les dents serrées :

— Il est temps que tu sortes des jupes de ta maman, Parent, et que tu deviennes un homme !

Sa réponse me laisse sans voix. Pensant m'avoir ébranlé, il poursuit avec un calme glacial :

— Tu peux réintégrer l'équipe...

— Quoi ? Moi ?

Je n'ai surtout pas prévu pareil retournement de situation. Lui ? M'inviter à revenir dans son vestiaire ? Et sur ce ton condescendant, comme s'il m'accorde la plus grande des faveurs...

— Oui, Parent. Il te sera possible de porter les couleurs de ton collège, à une seule condition : tu devras présenter des excuses à tes coéquipiers.

C'est trop pour moi. Je bondis de ma chaise :

— Vous pouvez vous étouffer avec vos excuses, monsieur Gélinas ! J'espère que vous m'avez bien compris !

Je lui tourne le dos et je quitte la pièce sans plus attendre. Je claque la porte derrière moi, suscitant un aboiement de fureur.

Je me suis fait un ennemi du plus puissant responsable des sports du collège.

Tant pis pour lui !

\*

J'aurais aimé discuter de cette histoire avec mon ami Langevin. Mais quelque chose a changé en lui. Comment n'ai-je pas pu prévoir que le *coach* Gélinas monterait si vite aux barricades ?

Au moment où j'arrive à mon casier, mon voisin Langevin ignore mes salutations amicales, comme si j'étais invisible. Puis il déguerpit.

Dépité, j'ouvre mon casier. Une feuille pliée en quatre tombe sur le plancher. Je l'ouvre, lis la note en un coup d'œil et la referme aussi vite, m'assurant que personne ne m'observe. J'ai reconnu l'écriture hachée de mon ami. Je glisse la note dans la poche de mon pantalon et je referme la porte.

La mine sombre, je me dirige vers la répétition du *stage band*, repassant dans ma tête les mots de mon ami : « *Je n'ai plus le droit de t'adresser la parole. Désolé ! Le code du silence.* »

\*

J'ai de la difficulté à me concentrer. Les notes, sur ma partition de saxophone de « *C Jam Blues* », un jazz standard de Duke Ellington, s'entremêlent. Derrière son lutrin,

sur lequel s'étalent ses grandes feuilles de musique, le professeur Jean-Paul Lambert interrompt le déroulement de la pièce et lève les bras au ciel. De sa baguette, il me désigne :

— Le deuxième sax ténor a toujours la tête au hockey ? remarque-t-il, à peine sarcastique. À ce que je constate, vos cheveux sont toujours là-bas, monsieur Parent... Êtes-vous comme le colosse Samson ? Vous avez perdu tous vos moyens avec votre chevelure ? Allez, j'ai besoin de toute votre attention. Vous avez oublié un fa dièse.

— Oui, monsieur Lambert...

Je sens les ondes de reproche des autres membres du groupe se poser sur moi, de la même façon qu'un joueur de hockey est regardé lorsqu'il rate un jeu facile.

Un peu à l'image des Vaillants, le *stage band* est aussi l'un des éléments de fierté du collège Wilfrid-Laurier. Sous la direction de Jean-Paul Lambert, l'ensemble a remporté plusieurs prix lors de compétitions musicales nationales et a même effectué des tournées au Canada et en Europe. Pour souligner le travail inlassable des trois dernières décennies du plus vieux professeur de l'école, la directrice du collège, Solange Giguère a baptisé le local de musique « La salle Jean-Paul-Lambert ».

La vaste pièce a subi une cure de rajeunissement. Ainsi, le soleil peut y diffuser sa lumière d'automne par les grandes fenêtres d'où on peut admirer les couleurs du boisé.

Le professeur, à l'abondante chevelure grise, portant fièrement le nœud papillon, est aussi exigeant envers lui qu'avec ses musiciens. Dans cette masse sonore, une seule fausse note ou une omission et il peut identifier le coupable. J'ai négligé un peu mes heures de répétition pour le hockey. Je n'aurai plus ce problème dorénavant.

— On reprend à la mesure 37, annonce M. Lambert. Allez, 1-2...

La porte du local de musique s'ouvre avec fracas. Jeff Gélinas, accompagné de Denis Beauchamp, responsable du programme sport-études au collège, entre en trombe et interpelle le professeur sans autre cérémonie.

— Vous pourriez frapper ! s'offusque Jean-Paul Lambert.

Jeff Gélinas ne m'a pas encore vu ou souhaite tout simplement m'ignorer. Tant mieux... C'est réciproque !

— Tiens, ton patron, me murmure à l'oreille, la trompettiste Marie-Josée Crête.

— Ça me prend des musiciens pour notre match local, samedi prochain, déclara-

re Jeff Gélinas en regardant son vis-à-vis de haut.

— Nous nous trouvons en pleine répétition, si vous ne l'aviez pas remarqué, lui signale le professeur de musique, tapant du pied en signe d'impatience.

Même si les deux visiteurs le dominent physiquement, Jean-Paul Lambert n'est pas homme à s'en laisser imposer pour autant. Il pointe sa baguette vers la casquette du coach Gélinas.

— D'abord, les casquettes sont interdites dans tout le collège, incluant ce local, dois-je vous le rappeler, monsieur Gélinas ?

— Vous voyez, monsieur Beauchamp, qu'est-ce que je vous avais dit ? lance avec exaspération l'entraîneur des Vaillants, sans pour autant obéir à la directive.

— Nous avons besoin de votre collaboration, monsieur Lambert, reprend Denis Beauchamp avec un ton faussement amical. La présence de musiciens mettra de l'ambiance dans notre aréna. Vous savez que nous sommes très fiers de notre équipe de hockey qui représente si bien le collège un peu partout.

— Vos jeunes doivent bien être capables de jouer « Valderi-Valdera », coupe Jeff Gélinas.

Le visage du professeur de musique s'empourpre. Mais cette fois-ci, ce sont les musiciens qui font écho à la remarque.

— On n'est pas une fanfare ! proteste la trompettiste Marie-Josée Crête.

Les autres membres du *stage band* applaudissent à sa riposte. Je me joins à eux avec un plaisir évident. S'appuyant sur la réponse définitive de son ensemble, Jean-Paul Lambert passe en mode offensif :

— L'an dernier, pour notre concert de fin d'année, alors que nous avons besoin de bras pour préparer et démonter la salle, vous nous aviez délégué seulement monsieur Bernard, votre préposé à l'équipement ! Et là vous avez l'audace d'exiger la participation de NOS musiciens. Il faut être pas mal effronté ou inconscient. J'ajouterais même que, non seulement vous avez du toupet de vous présenter ici sans même vous annoncer, mais devant votre attitude grossière, je dois conclure qu'il n'y a que votre crâne qui soit poli, monsieur Gélinas.

La dernière repartie du professeur de musique faisant allusion à la calvitie de l'entraîneur sportif déclenche une cascade de rires étouffés.

— Veuillez quitter cette salle, nous avons du travail ! Et ne venez plus me déranger pour des futilités semblables.

Dans cette rivalité ouverte entre les programmes de musique et de hockey, Jean-Paul Lambert vient de servir à Jeff Gélinas une mise en échec et mat !

Les deux hommes se détestent cordialement et ne s'en cachent pas. Lorsqu'il a appris l'inauguration de la « salle Jean-Paul-Lambert », l'entraîneur des Vaillants a exercé des pressions auprès de son bon ami, Denis Beauchamp, directeur du programme sport-études, pour que l'aréna du collège Wilfrid-Laurier porte son nom... Le dossier repose toujours sur le coin du bureau de la directrice Solange Giguère.

Avant de tourner furieusement les talons, l'entraîneur Gélinas balance à la figure de Jean-Paul Lambert :

— Vous n'avez aucun contrôle sur vos élèves ! Ils sont indisciplinés. Je n'ai pas ce problème-là avec mes joueurs.

— Ce n'est pas l'armée, ici, monsieur Gélinas, lui répète le professeur de musique.

— Je suis très déçu par votre attitude, monsieur Lambert. Madame Giguère en sera prévenue, note Denis Beauchamp en hochant la tête.

— Moi aussi, je suis déçu par votre attitude, monsieur Beauchamp, mais nullement surpris. Rassurez-vous : je n'irai pas moucharder au bureau de la directrice. Au

revoir ! dit Jean-Paul Lambert, qui aime bien avoir le dernier mot.

Jeff Gélinas m'aperçoit au moment de sortir. Il m'assassine du regard.

— Pfff ! J'aurais dû m'en douter... C'est *lui* qui vous a monté la tête.

Et il claque violemment la porte.

— Valderi..., bougonne Jean-Paul Lambert en replaçant ses feuilles de musique sur son lutrin. Franchement !

Désignant le professeur avec admiration, je murmure à l'oreille de ma voisine et trompettiste, Marie-Josée Crête :

— C'est lui, désormais, mon patron.

Il faut dire que la nouvelle de mon départ n'est pas encore connue, à l'exception des joueurs de hockey de l'équipe. Comme il n'y a eu qu'un seul match disputé dans la saison, à l'extérieur de surcroît, mon absence n'a pas été trop remarquée.

Sauf, par le journaliste Jocelyn Chauvette.

Il fait le pied de grue à la sortie du local. Je ne peux l'éviter. Il me tend la main, comme chaque fois qu'il s'avance pour une entrevue avec un joueur. Je l'ai vu aller à quelques reprises dans le vestiaire et il procède toujours de la même façon.

— Bonjour Alexandre. Je peux te parler deux minutes ?

J'ai le goût de lui balancer un « Pas de commentaires ». C'est la recommandation qu'a adressée le capitaine Masson aux recrues pendant le camp d'entraînement : « Vous ne dites rien, vous n'êtes pas dans le trouble »... Et son acolyte Croteau d'ajouter qu'il importait de se méfier du journaliste sportif de l'école, qu'il surnommait Chaussette, avec qui il avait eu maille à partir, affirmait-il.

Se rappelant ces mots, j'ai pensé que quelqu'un ayant eu des étincelles avec Masson et Croteau ne pouvait être assurément qu'un bon garçon.

— D'accord pour deux minutes.

Le journaliste m'entraîne à l'écart de la foule qui envahit les corridors du collège. Il sort son crayon et un petit carnet de son sac ; il inscrit mon nom en haut d'une feuille vierge.

— D'abord, j'espère que ça ne t'offusquera pas trop si je n'utilise pas le surnom de « *comète blonde* » dans mes textes au cours des prochaines semaines, dit-il, souriant, en reluquant ma boule de billard.

Je me contente de hausser les épaules.

— On t'a regretté dimanche soir, au premier match de la saison, signale-t-il, engageant l'entrevue sur un ton plus officiel.

— Il semblerait que oui...

— Qu'est-ce qui s'est passé ? T'as manqué l'autobus pour Victoriaville ? lance-t-il, sans avoir encore rien écrit.

— Peut-être que c'est ça, dis-je en lui rendant son sourire.

— T'étais malade ? Blessé ? Tu demandais un salaire plus élevé ?

— J'ai le choix des réponses ?

— Le coach Gélinas a parlé de «*raisons personnelles*» pour motiver ton absence.

— Et les joueurs ?

— Ils chantent tous le même refrain : Pas de commentaires, résume le journaliste. Comme s'ils s'étaient donné le mot...

— J'y vais de la même manière : pas de commentaires !

Constatant qu'il ne tirerait rien de moi, il range son crayon et son carnet dans son sac. Il me regarde longuement en poussant un soupir d'exaspération.

— Je n'écris plus là ! Ce que j'aimerais que tu m'expliques, Alexandre, pourquoi tu n'étais pas en uniforme à Victoriaville ? Pourquoi on ne te voit plus dans l'entourage de l'équipe ? Tu as été brillant au camp d'entraînement, la saison débute et, soudainement, tu disparais.

Son intérêt pour moi semble sincère. Il mérite au moins une réponse.

— Ben, c'est simple... J'ai perdu le goût de jouer au hockey. Voilà ! Je suis aussi un musicien, alors je me plais vraiment avec le *stage band* du collègue.

J'aurais pu affirmer que je me trouvais en voyage de noces qu'il ne m'aurait pas cru davantage. Pourrais-je me fier à lui ?

À ce moment, je sens une présence derrière moi. Je me retourne pour me trouver nez à nez avec Charles Masson et Maxime Croteau.

— Qu'est-ce que tu as à raconter encore ? lance Masson dans une tentative ouverte d'intimidation.

— Tiens, tu as le droit de me parler ? lui dis-je sans broncher d'un cil.

— On est les vétérans. On a tous les droits !

— Ouais, j'ai vu ça, l'autre soir...

Croteau, lui, avance vers le journaliste.

— Et toi, Chaussette, tu cherches encore des histoires pour déranger l'équipe ?

Nullement impressionné par les intentions belliqueuses du joueur de hockey, Jocelyn Chauvette ne se laisse pas démonter par cette tentative ouverte d'intimidation.

— Voyons les gars, avez-vous des choses à vous reprocher ? Faut-il votre permission

chaque fois que deux étudiants de ce collège discutent ensemble ?

Masson me martèle la cage thoracique de son gros majeur.

— Tu te tiens tranquille, le moron. Sinon, ton année scolaire sera un enfer !

— Pareil pour toi, Chaussette, l'avertit Croteau.

Crachant par terre, les deux joueurs s'éloignent. Masson fait mine de me couper le cou avec sa main.

— Ils sont très courageux, ironise Jocelyn.

J'approuve d'un signe de tête, précisant qu'il ne faut pas généraliser. Je tends la main au journaliste.

— Merci d'avoir partagé ces agréables moments avec moi. Mais désolé, je n'ai rien à ajouter. Je ne veux pas que tu aies des ennuis avec ces charmants et Vaillants jeunes hommes que tu dois encore fréquenter pour le journal.

Les yeux de Jocelyn sondent les miens.

— Tu n'as rien à me raconter ? Tu es sûr ?

J'ai hésité... Un seul instant. Puis je suis parti. Mais Jocelyn m'interpelle :

— Est-ce vrai que tu es parti à cause de l'initiation ?

J'arrête. Toujours en lui tournant le dos, je mets un point final à notre conversation :

— Non... Je suis écœuré du hockey.  
C'est clair ?

## Chapitre 4

J'AURAIS AIMÉ QUE JOCELYN CHAUVETTE ME PARLE AVANT QUE NE PARAISSE SON TEXTE DANS LE JOURNAL *LA FEUILLE DE LAURIER*, sur les raisons de mon départ. J'aurais tenté de le dissuader de l'écrire. Je lui aurais rappelé que l'histoire se termine là, point à la ligne. C'est juste du hockey, après tout.

L'article en question est situé à la dernière page du journal, celle consacrée au sport scolaire. Le titre est accrocheur. Le texte est encadré et occupe un quart de page. C'est nettement démesuré à mon avis, vu l'importance du sujet :

### **Parent quitte les Vaillants**

*Jocelyn Chauvette*

*Meilleur joueur recrue du Wilfrid-Laurier lors du camp d'entraînement de l'équipe du collège, l'attaquant Alexandre Parent ne s'est pas présenté à bord de l'autobus menant l'équipe à Victoriaville pour le match d'ouverture de la nouvelle saison du hockey scolaire.*

*Dirigés par Jeff Gélinas pour une sixième saison, les Vaillants, champions défendants du*

*circuit et prétendants à la couronne provinciale, ont bien mal entamé l'année, avec un revers de 4-1 face au Cyclone de Victoriaville. Le seul but des perdants a été l'œuvre du vétéran attaquant et capitaine, Charles Masson.*

*On peut comprendre que l'absence d'Alexandre Parent, un joueur au coup de patin explosif, s'est fait sentir en offensive alors que le Wilfrid-Laurier n'a dirigé que 15 tirs sur le filet adverse. Questionné à ce propos, l'entraîneur Gélinas a soutenu que son équipe pouvait se passer aisément des talents de marqueur de Parent.*

*« Il a quitté l'équipe sans nous fournir de raison et sans nous avertir. Il a fait preuve d'un individualisme scandaleux. Je ne veux pas de ce type de joueur pour qui ses propres statistiques passent avant celles de son équipe », a déclaré l'entraîneur.*

*Personne, parmi les joueurs, n'a voulu commenter l'histoire Parent. Toutefois, des rumeurs circulent dans les couloirs de l'aréna et du collège qu'une initiation organisée par des vétérans serait à l'origine du départ d'Alexandre Parent.*

*Interrogé par le représentant du journal, celui-ci a affirmé qu'il en avait assez de jouer au hockey. De son côté, le capitaine Charles Masson s'est borné à indiquer que le dossier était clos et que Parent ne faisait plus partie de l'équipe.*

*Les Vaillants accueilleront les Vautours du collège Saint-Jacques vendredi soir prochain, à l'aréna du collège Wilfrid-Laurier. Il s'agira du premier match local disputé par l'équipe.*

\*

L'article, comme je le souhaitais, n'a eu que peu d'échos dans l'école. Je ne sais pas trop quelles ont été les conséquences dans le vestiaire puisque plus personne, parmi les Vaillants, ne m'adresse la parole. Je garde mes distances. Comme je ne veux pas compromettre mon ami Langevin, je le laisse tranquille.

À la cafétéria, les joueurs se rassemblent toujours à la même table, dans un coin. Une vraie grappe de raisin. C'est un cercle fermé. Il faut en être sorti pour le constater.

Deux recrues finissent la pose d'une immense banderole annonçant le premier match local des Vaillants, vendredi, à 19 heures 30, à l'aréna du collège Wilfrid-Laurier. Les adversaires seront les Vautours du collège Saint-Jacques, reconnus comme la plus faible équipe du circuit.

Je constate que l'ascendance des vétérans sur les recrues ne s'est pas conclue avec l'initiation. Thibodeau et Langevin appor-

tent servilement les repas sur un plateau aux vétérans Masson et Croteau. D'autres sont chargés de distribuer des feuillets publicitaires pour le match de vendredi.

Félix Roy est venu me rejoindre à ma table. Il est un gardien de but recrue qui a amorcé le camp d'entraînement de l'équipe, et qui aurait pu obtenir un poste dès cette année. Il était aussi bon que le vétéran Maxime Croteau devant les filets. Mais il est parti à une semaine de la sélection finale, lui aussi pour «*des raisons personnelles*», a écrit Jocelyn Chauvette dans son journal.

Félix me confie qu'il a déguerpi parce qu'il a eu une peur terrible de l'initiation. Les vétérans, avec Croteau en tête – sûrement parce qu'il se sentait menacé de perdre son poste de gardien numéro 1 –, lui disaient qu'il en verrait de toutes les couleurs.

— J'aime jouer au hockey, Alex, mais j'ai mon orgueil. Je ne veux pas qu'on m'humilie pour entrer dans la gang.

— Je comprends, Félix.

Son départ aura servi au moins à une autre personne : la recrue Marc-André Thibodeau est devenu le deuxième gardien de l'équipe, derrière Maxime Croteau.

— D'après ce que j'ai appris, c'est terrible ce qu'ils vous ont fait, les salauds !

— Quoi ? Qui t'a raconté ça ? lui dis-je, soupçonneux.

Quelqu'un aurait-il osé briser le code du silence ?

— Personne. Mais les histoires circulent rapidement dans l'école. Je dois te laisser. Bonne chance !

La chaise ne reste libre que quelques secondes, le temps que le journaliste Jocelyn Chauvette y prenne place.

— Je peux ?

— C'est un pays libre, dis-je, maussade.

La scène n'a pas échappé à Charles Masson. Tous les joueurs regardent dans notre direction.

— On a un public... Bonjour, messieurs, s'incline Jocelyn.

Il dépose son plateau sur la table.

— Qui t'a parlé de l'initiation ? lui dis-je.

— Une source, assure l'étudiant journaliste.

— Une source que je connais ?

Portant la bouteille d'eau à la bouche, il fait signe que non.

— C'est de l'eau de source, ça... Hum... Une source qui a demandé l'anonymat. Tu sais ce que c'est...

— Mais sur quoi t'es-tu basé pour établir un lien avec mon histoire ? lui dis-je en conservant mon calme malgré tout.

— Ma source est fiable, Alex.

— C'est quelqu'un de l'équipe ?

Jocelyn Chauvette hausse les épaules en souriant.

— Peut-être que oui. Peut-être que non... Tu comprends ?

— De toute façon, l'histoire se termine là, n'est-ce pas, monsieur le journaliste ?

Je vois à sa réaction que ce ne sera pas le cas. Il sort son calepin de notes, cherche une page, la trouve et m'annonce d'une voix contenue :

— Lors de l'initiation, les recrues ont-elles été soumises aux épreuves de l'olive musicale, de la brosse à dents dans le verre d'eau, du Tabasco sur le sexe, des Schtroumfs à la bière ?

Les traits de mon visage trahissent ma surprise. Le rappel de ces expressions me donne la nausée.

— Ma source m'a raconté des tas de choses, Alex. Est-ce que tu veux confirmer que ça s'est passé ?

Je me ressaisis tant bien que mal.

— Allons donc, Jocelyn. C'est entre nous deux que je te dis ça : même si c'était vrai, il n'y a pas un joueur qui va l'admettre. Et ne compte pas sur moi pour ça !

— Ah oui... Il ne faut pas briser le code du silence, dit-il en désignant les joueurs.

Mais moi, je n'ai jamais adhéré à ce fameux code.

— Tu veux en parler dans ton journal ? T'es fou ? Tu penses à toute la commotion que ça causera dans le collège ? À l'équipe de hockey ? Tu seras banni de l'aréna. J'espère que tu en es conscient.

Jocelyn range son calepin. Il se lève pour partir. Il s'adresse à moi une dernière fois, cette fois-ci, avec gravité.

— Tu sais, Alex, si personne ne dénonce ces choses si abominables, elles se répéteront d'une année à l'autre, sans que ces gars-là – en désignant les vétérans des Vaillants – en soient inquiétés.

Bon... Voilà autre chose. On va me blâmer si des jeunes sont initiés l'année prochaine !



## Chapitre 5

### **Les Vaillants ont initié les recrues**

*Jocelyn Chauvette*

*La rumeur courait depuis quelque temps dans les couloirs du collège et ceux de l'aréna. Elle s'est avérée fondée. Des sources anonymes, dignes de foi, ont confirmé que les recrues de l'équipe de hockey, les Vaillants du collège Wilfrid-Laurier, ont été l'objet d'une sordide initiation.*

*Ce sont des vétérans qui ont organisé cette séance où la bière coulait à flots et où le mauvais goût côtoyait la barbarie. L'initiation a été tenue dans un chalet à l'extérieur de la ville, le vendredi soir précédant le premier match à Victoriaville, match que les Vaillants ont perdu 4-1.*

*Les joueurs recrues, au nombre de huit, ont passé une partie de l'initiation flambant nus. Ils ont été soumis à diverses épreuves, aussi subtiles que cette olive musicale que les joueurs doivent se passer d'un postérieur à l'autre ; lorsque la musique prend fin, le « gagnant » doit l'avaler...*

*Nous vous épargnons les détails peu ragoûtants du supplice de la brosse à dents où chaque*

*joueur doit se brosser les dents et se rincer la bouche avec l'eau provenant d'un verre dans lequel la recrue précédente aura craché. Sans oublier les vétérans qui y sont allés de généreuses « contributions » personnelles.*

*Tous les joueurs ont eu une partie du crâne rasé. Un vétéran a poussé l'acharnement jusqu'à raser les poils pubiens d'une recrue, lui causant des coupures. Devant la situation, plutôt que de soigner sa victime, il l'a aspergée de sauce Tabasco pour lui infliger du même coup d'atroces douleurs.*

*Il est également question d'une autre recrue dont l'organe masculin trempait dans un verre de bière lors d'une série de pompes (des 'push-ups'). Par la suite, un coéquipier a dû avaler cette bière d'un trait.*

*La soirée s'est terminée par l'ingurgitation massive de bière chaude...*

*D'autres tristes épisodes, préalables à l'événement, ont eu lieu au camp d'entraînement également en marge de l'initiation, dont des bagarres entre recrues sur lesquelles pariaient les vétérans, et ce joueur dont le corps a été recouvert de ruban de hockey.*

*Appelé à commenter l'histoire, l'entraîneur Jeff Gélinas a nié catégoriquement et a rappelé dans un même souffle que « ce qui se passe à l'intérieur de l'équipe, c'est de la régie interne ».*

*Du côté des vétérans, le capitaine Charles Masson s'est proclamé le porte-parole des Vaillants et a rejeté toute accusation d'avoir tenu d'initiation dégradante. « Il s'agissait d'une soirée d'équipe où tout le monde s'est amusé ferme ! », a-t-il assuré, ajoutant que quelqu'un, quelque part, avait menti au journaliste.*

*Les recrues n'ont émis aucun commentaire. L'entraîneur Jeff Gélinas a mis un terme aux entrevues pour les besoins d'une rencontre d'équipe derrière les portes closes du vestiaire et à laquelle le représentant de « La Feuille de Laurier » n'était pas convié.*

\*

Cette fois-ci, la réaction est immédiate !

Une semaine après la publication du premier texte dévoilant mon départ de l'équipe, Jocelyn Chauvette frappe fort, très fort même, avec une édition spéciale de *La Feuille de Laurier*. L'article est placé à la une du journal. Partout dans l'école, les présentoirs du journal sont vides ; d'habitude, ils demeurent bien garnis, même une semaine après la parution du numéro. On peut voir plusieurs lecteurs regroupés autour d'un même journal, le dévorer littéralement des yeux. Jamais encore un article n'a soulevé un tel intérêt chez les étudiants.

Je traverse la salle d'un pas rapide pour me rendre à mon cours. J'ai la désagréable impression d'avoir un projecteur braqué sur moi en permanence. Je me fonds dans la foule grouillante pour tenter de redevenir anonyme. Autour de moi, les discussions vont bon train.

— Je suis sûr que c'est une histoire montée de toutes pièces par le journaliste. Il n'y a pas un joueur qui est nommé.

— C'est Parent qui a tout débballé.

— Je trouve ça dégueulasse ce qu'ils ont fait. De vrais barbares !

— Ah ! Ça fait partie du sport, voyons donc. Ça départage les hommes des enfants. Et puis, c'est excellent pour l'esprit d'équipe. C'est comme ça qu'on forme des gagnants.

On croirait entendre parler Masson...

— De l'encre gaspillée. Dans une semaine, on n'en parlera même plus !

Tout au long de la journée, de parfaits inconnus me reconnaissent et m'abordent pour savoir comment j'ai pu subir toutes ces cochonneries sans rien dire. J'imagine que ce doit être pareil pour les autres recrues.

Discuter, toutefois, ne sert à rien, et je poursuis mon chemin, sourd aux questions, mais non indifférent.

D'autres rient carrément de moi, faisant mine de se brosser les dents, ou m'offrant un pot d'olives.

Si on m'en parle tant, c'est que ma photographie apparaît près de l'article sur l'initiation. Il faut toutefois prendre le temps de lire le bas de vignette – ce que ne font pas la forte majorité des gens – où Jocelyn Chauvette a écrit que, pour l'entraîneur Gélinas, il était «*hors de question qu'Alexandre Parent revienne au jeu cette saison*».

Mais les lecteurs ne voient que le gros titre sur l'initiation et mon visage, alors qu'il n'y a aucun lien entre les deux. Du moins, en apparence.

Quand je croise des joueurs de hockey dans le couloir, ils me lancent des regards meurtriers. L'un d'eux m'a fait un croche-pied et je me suis étalé sur le plancher. C'est le professeur de musique, Jean-Paul Lambert, qui m'a aidé à me relever.

— Je ne sais pas si c'est vrai ce que j'ai lu, monsieur Parent, mais si c'est le cas, je comprends que vous ayez laissé le hockey. J'espère seulement que la direction du collège prendra les mesures qui s'imposent. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas.

Je le remercie de sa sollicitude et je le quitte à la porte du local de musique pour

poursuivre ma route. Les recrues, elles, sont plutôt embarrassées par toute cette histoire livrée encore une fois sous le couvert de l'anonymat. Mon ami Langevin, si je peux encore l'appeler ainsi, baisse les yeux lorsqu'il me voit.

Comme je l'ai prévu, l'histoire a des répercussions sur l'équipe. Jocelyn Chauvette a été mis à la porte du bureau de l'entraîneur Gélinas après avoir subi une pluie d'injures et d'insultes.

Il ne pourra pas qualifier le journaliste de lâche, lui qui a eu le courage d'aller chercher sa version des faits sur le sujet. Puis, Croteau et Masson ont expulsé Jocelyn Chauvette du vestiaire, là où, de toute façon, les joueurs s'étaient enfermés dans un mutisme complet. Je suis persuadé qu'ils l'ont menacé physiquement, mais Jocelyn n'en a pas glissé un mot dans son article.

Je devais me rendre au cours de géographie, mais j'ai été convoqué par la directrice du collège, Solange Giguère. La porte de son bureau est ouverte et dès qu'elle m'aperçoit, elle m'invite à prendre place sur une chaise près d'une petite table ronde. Au début de la quarantaine, cheveux poivre et sel, elle est plutôt délicate, mais il se dégage d'elle une énergie et une assurance peu communes. Elle voit à la bonne marche du

collège depuis deux ans. C'est elle qui a imposé le vouvoiement à l'école, quand un professeur s'adresse à un élève et vice versa, insistant sur la notion de respect envers l'autre.

— Ah, monsieur Parent, si vous voulez vous joindre à nous. Voudriez-vous fermer la porte derrière vous, s'il vous plaît ?

Elle n'est pas seule. Jocelyn Chauvette se lève de sa chaise pour me tendre la main. Oh ! il a un vilain œil au beurre noir. Remarquant ma réaction de surprise, il devance ma question.

— Ah... c'est rien : je me suis cogné contre une porte.

Sa réplique ne m'amuse guère. Je n'ai aucune peine à imaginer ce qui s'est passé, si j'en juge par les jointures rouges et enflées de son poing droit.

— Bien, Jocelyn, j'espère que la porte a été un peu... amochée elle aussi par le choc.

C'est presque un souhait !

— Comme moi, rétorque-t-il, avec un large sourire.

La directrice me remercie d'être venu si rapidement et ne prend pas quatre chemins pour amorcer la discussion.

— Monsieur Parent, qu'avez-vous à me déclarer à propos de ces histoires-là ? com-

mence-t-elle en désignant la première page de *La Feuille de Laurier*.

Elle me regarde par-dessus ses lunettes en demi-lune, en équilibre au bout de son long nez.

— Madame, il faudrait vous adresser à monsieur Chauvette, ici présent. Je n'ai rien à voir là-dedans, il pourrait vous le confirmer.

— Vraiment ? dit-elle, soupçonneuse.

— Madame Giguère, monsieur Parent ne m'a pas parlé de cette initiation, atteste Jocelyn. Et j'ai beaucoup insisté...

— Alors de qui s'agit-il ? s'impatiente-t-elle.

— C'est... quelqu'un. Vous comprendrez que je ne peux pas dévoiler le nom de ma source. Même sous la torture, ce qui m'étonnerait et me décevrait de vous...

Solange Giguère brandit une lettre.

— Elle est ici, votre source, monsieur Chauvette ? suggère-t-elle d'un ton irrité. J'ai reçu cette lettre à mon bureau la semaine dernière. Elle est vraisemblablement d'un ou des parents de joueurs qui auraient subi les abominations que vous racontez dans votre journal.

Je tends la main, craignant qu'elle n'ait été signée de la main de mes parents.

— Puis-je ?

J'entreprends la lecture à voix haute pour mon voisin :

*Madame Solange Giguère,  
Directrice du collège Wilfrid-Laurier.*

*Chère Madame,*

*Vous nous permettrez de vous écrire toute notre consternation et notre horreur à la suite des événements épouvantables qui ont eu lieu au sein de l'équipe de hockey, les Vaillants, du collège Wilfrid-Laurier.*

*Même s'il n'a rien voulu nous raconter, nous sommes persuadés que notre fils a été initié par des plus vieux. Il est revenu un vendredi soir à la maison, la tête en partie rasée. Il était saoul. Au cours de la nuit, il a vomi régulièrement. Nous pensons qu'on l'a incité à boire beaucoup de bière.*

*Notre fils aime jouer au hockey, madame Giguère, et nous sommes persuadés qu'il s'est plié au « jeu » de l'initiation pour être accepté dans le groupe. Toutefois, nous aimerions vous signaler que lorsqu'il a été recruté pour le camp d'entraînement, monsieur Jeff Gélinas nous avait donné sa parole qu'il n'y aurait pas d'initiations barbares... Avec le résultat que nous connaissons aujourd'hui.*

*Vous comprendrez notre grande inquiétude face à ces séances que nous osons qualifier*

*de brutales et d'irrespectueuses envers un garçon plus jeune. Nous avons choisi votre collègue pour sa crédibilité et le sérieux de son encadrement. Permettez-nous, madame Giguère, de nous poser des questions ! Nous vous confions notre enfant, en souhaitant qu'il puisse s'épanouir, tant dans ses études que dans ses loisirs, cela en toute quiétude et en toute sécurité... Regardez ce qui lui est arrivé !*

*Nous espérons sincèrement, madame Giguère, que vous ferez la lumière sur ces faits troublants. Nous vous prions d'accepter nos salutations les plus distinguées.*

*Des parents furieux et déçus.*

*P.-S. : Vous nous pardonneriez de ne pas signer nos noms, nous craignons que notre fils – qui ignore notre démarche – puisse être l'objet de représailles de ses coéquipiers.*

Je remets la lettre à Jocelyn qui désire la relire. Je suis soulagé de ne pas y reconnaître le style littéraire de mes parents. Ils auraient été plus mordants, j'en suis persuadé.

— En clair, résume la directrice, ces parents m'accusent presque d'avoir permis une telle situation. Avant d'aller plus loin, je veux savoir si c'est *vrai*...

Elle me fixe longuement. Je n'ai jamais voulu être celui par qui le malheur arrive.

— Madame Giguère, reprend Jocelyn, en lui redonnant la lettre, ce qui est écrit dans cette lettre et dans le journal est la stricte vérité. Je ne pourrais jamais inventer de pareilles histoires, voyons donc !

La directrice du collège Wilfrid-Laurier reporte son attention sur moi.

— Monsieur Parent, j'espère sincèrement que tout cela n'est que du pur sensationnalisme de la part d'un jeune journaliste voulant attirer l'attention sur lui et sur son journal. Mais j'en serais la première surprise, lance-t-elle en constatant l'air outré de Jocelyn. Monsieur Gélinas, l'entraîneur, n'est pas un employé modèle dans cette institution. Mais je ne peux tolérer qu'un tel discrédit soit jeté sur lui, sur l'équipe et sur l'école si tout ceci n'est qu'un tissu de mensonges. Je peux vous assurer, monsieur Parent, que si cette initiation a bel et bien eu lieu dans les circonstances rapportées par monsieur Chauvette – elle tient le journal en main et l'agite vigoureusement – les choses n'en resteront pas là. Compris ?

Si seulement elle pouvait lire mes pensées, mes souvenirs... Je baisse les yeux. Jocelyn s'agite à mes côtés.

— Je suis prêt à aller au front, Alex, plaide-t-il. Mais seul, c'est impossible...

Je soupire et regarde intensément la directrice. Elle griffonne une note et me la tend.

— C'est votre billet pour retourner à votre cours, monsieur Parent. Je vous remercie d'être venu. Au revoir.

— Mais...

— Monsieur Parent, m'annonce madame Giguère sur un ton bienveillant, ma décision est prise. Une enquête publique se tiendra dans ce collège concernant cette présumée initiation sportive. Je veux aller au fond de cette histoire. Si des gens savent des choses à ce sujet, ils devront parler, croyez-moi.

Je proteste :

— Mais je n'ai rien dit !

— Monsieur Parent, certains silences sont très révélateurs...

## Chapitre 6

**M**ES PARENTS M'ONT CONFIRMÉ QU'ILS N'AVAIENT PAS ÉCRIT LA LETTRE ANONYME DESTINÉE À LA DIRECTRICE DU COLLÈGE.

— Mais c'est parce que ta mère m'en a empêché, assure mon père, avec aigreur. Elle croyait que ça ne te causerait que des ennuis...

Même si des semaines nous séparent maintenant de l'initiation – la repousse graduelle de mes cheveux en est une preuve évidente – mon père n'a pas décoléré pour autant. Habituellement très doux et affectueux, il devient agressif lorsque le sujet est évoqué à la maison. On a touché à la chair de sa chair et ça, il ne peut l'accepter. Il a applaudi lorsqu'il a su que Solange Giguère mènerait une enquête publique.

— Enfin ! se réjouit-il, les bras au ciel.

— Ton ami, le journaliste, est très courageux, signale ma mère. Oser écrire là-dessus et prendre ça sur ses épaules...

— Ouais... Mais ça devrait être moins lourd à deux.

— Et comment vont les... valeureux Vaillants ? se moque mon père.

Je lui souris. Hasard ou malchance, depuis mon départ, les Vaillants accumulent les défaites. Ils n'ont remporté qu'une seule victoire en six rencontres, contre la pire équipe de la ligue, les Vautours du collègue Saint-Jacques. Il s'agit du plus désastreux début de saison de l'équipe depuis qu'elle est dirigée par Jeff Gélinas. Il doit s'arracher les derniers cheveux qui lui restent sur la tête ! Mais il ne faut pas croire qu'ils sont incapables de gagner sans ma contribution sur la glace. L'ambiance est tout simplement pourrie dans le vestiaire. L'initiation a laissé chez des joueurs des plaies profondes qui tardent à se cicatriser.

Avant de partir pour l'école, j'embrasse ma mère. Mon père me serre fort dans ses bras.

— Si tu as besoin de nous, Alex, on est là, ne l'oublie pas. Tu peux compter sur nous.

Je lui rends son étreinte :

— Oui, je le sais...

\*

Dans mon casier, à mon arrivée à l'école, je découvre une note signée par Lange-

vin : « *Je dois te voir cet après-midi, à 16 h 30, au vestiaire du gymnase. C'est important.* »

Je suis surpris qu'il veuille reprendre contact avec moi. Aussi, à l'heure convenue, je me pointe discrètement au lieu de notre rendez-vous. L'endroit est désert, à l'exception d'une personne qui prend sa douche. Je m'assois sur un banc, près des casiers. La porte du vestiaire claque.

— On est destinés à se voir ces temps-ci, remarque Jocelyn Chauvette, déposant son sac par terre.

Il prend place à mes côtés.

— Drôle d'endroit pour fixer une rencontre, remarque-t-il. T'as reçu la note, toi aussi ?

— Oui... D'un ami. Et toi ? Je présume qu'elle était anonyme encore une fois ? dis-je sur un ton sarcastique.

— Non, elle était de Marc-André Thibodeau, un de tes anciens coéquipiers. Peut-être se sont-ils finalement décidés à parler.

— Ça m'étonnerait que l'un ou l'autre brise le code du silence de l'équipe.

— Ouais... Ce qui se passe dans l'équipe doit rester dans l'équipe, récite Jocelyn.

— Et c'est ainsi que ça doit être ! clame une voix derrière nous.

Charles Masson avance vers nous, suivi de son ami Maxime Croteau et de quatre

autres joueurs à l'air mauvais . Langevin et Thibodeau ne sont pas parmi eux.

— Les cours sont finis aujourd'hui, clame Masson, se frappant la main de son poing. Mais on va vous donner une petite leçon que vous n'oublierez pas de sitôt pour vous apprendre à vous mêler de vos affaires.

Nous sommes tombés tête première dans un piège, et nous voilà coincés. Impossible de tenter une sortie. Nos adversaires sont plus costauds, mais surtout plus nombreux.

— Je vais m'occuper de tes précieux doigts de musicien, crache le capitaine. On va voir si t'es capable de jouer de ton sax avec un doigt cassé... ou dix !

Je serre les poings. Les battements de mon cœur s'accélèrent au fur et à mesure que la menace approche. Je pointe mon index en direction du visage de Masson.

— Si un de mes doigts est cassé, c'est parce que tu vas avoir eu mon poing dans ta face de rat !

Et puis... j'éclate de rire ! Ma réaction stoppe net le groupe. Je montre l'œil au beurre noir de Masson :

— C'est toi, Jocelyn, la cause de ça ?

— Les portes, on peut se frapper dessus, mais on peut aussi cogner dessus, me glisse Jocelyn, les dents serrées.

Ces paroles décuplent la fureur de Masson qui se jette sur lui. Tout se passe en un clin d'œil. L'instant d'après, Masson gémit par terre, se tenant le visage à deux mains.

— Vous me dérangiez pendant que je prenais ma douche, les gars ! explique Laval Vallier, le poing droit encore rougi de son rude contact avec Masson.

— Ne te mêle pas de ça, Vallier, hurle Croteau à son tour, aidant son ami à se relever péniblement. Sinon, les gars vont t'en donner une bonne !

— Vous êtes très courageux en bande, dit Laval, la serviette nouée autour de la taille.

Laval Vallier résume calmement la situation.

— Vous êtes six, on est trois. Je ne sais pas pour eux, dit-il en parlant de nous, mais je sais que toi, Croteau, tu es celui que je vais attraper avec ma serviette si tu approches. Aucun de tes copains ne pourra te sortir de mon étau tant que ta face de singe n'aura pas viré au bleu ! Et après, je vais laver toutes les toilettes du vestiaire avec ton coco... Maintenant, déguerpissez avant que je me fâche vraiment !

Maugréant des obscénités à peine audibles, Masson et sa bande quittent les lieux. Lorsque la porte du vestiaire claque, Jocelyn et moi, nous laissons échapper un long sou-

pir de soulagement. J'ai l'impression d'avoir retenu ma respiration durant plusieurs minutes.

Sans plus attendre, comme s'il ne s'était rien passé, Laval Vallier se rend à son casier et s'habille. Nous le rejoignons pour lui témoigner notre reconnaissance.

— Je n'aime pas ces comportements de lâches, indique-t-il d'un ton neutre en se peignant. Vous avez du cran, les gars... J'aime ça.

— Toi aussi, dis-je. Déjà que tu me parles, ça relève de l'exploit.

— Ah, oui... briser le code du silence, reprend Laval, en ricanant. Je n'ai jamais été trop porté sur le respect des règlements. Je fais ce qui me tente, point à la ligne.

— Y compris défendre la veuve et l'orphelin, lance Jocelyn à la blague. S'agira de savoir, Alexandre, si tu es la veuve ou l'orphelin...

Laval Vallier sourit à l'image. Cet adolescent inspire confiance. On se sent plus grand et plus fort en sa présence. C'est pourquoi les joueurs l'apprécient tellement sur la glace.

— Si tu avais été là, le soir de l'initiation, les choses auraient tourné autrement.

— Alex, je me suis organisé pour ne pas être sur leur liste d'invités, raconte-t-il.

Nous sortons du vestiaire du gymnase en même temps. Avant de nous laisser, Laval me rappelle :

— Tu aurais dû réagir ainsi lors de cette soirée-là. Les autres recrues t'auraient suivi là-dedans. Peu importe ce que tu raconteras, tu avais le choix, comme moi je l'ai eu.

Comme je m'apprête à lui répondre, il répète durement :

— Tu avais le choix, Alexandre Parent !



# Chapitre 7

## Mot de la directrice Solange Giguère

*Les récents événements concernant une prétendue initiation sportive dans notre équipe de hockey et dont a fait état le journal La Feuille de Laurier incitent la direction de l'école à mettre sur pied un comité pour faire toute la lumière sur le sujet.*

*Composé des trois signataires de cette lettre, ledit comité tiendra des audiences le lundi 7 novembre, journée pédagogique, au local de musique. Elles débiteront à 9 heures pour se poursuivre toute la journée.*

*Les personnes qui seront convoquées seront avisées par le courrier interne du collège. Elles devront confirmer leur présence au secrétariat. Ces mêmes personnes seront passibles d'une suspension si elles ne se présentent pas au rendez-vous fixé, à moins d'une raison majeure.*

*Toute personne désireuse d'apporter son témoignage dans cette cause est priée de se manifester d'ici vendredi, au secrétariat, auprès de madame Martine Tourigny.*

*Madame Solange Giguère, directrice du collège Wilfrid-Laurier,*

*Monsieur Denis Beauchamp, responsable  
du programme sport-études,*

*Monsieur Benoit-Pierre Robert, adjoint à  
la direction.*

*Le 26 octobre.*

— Ce n'est pas un mot, c'est un article !  
signale le journaliste Jocelyn Chauvette en  
riant.

Je referme le journal dans lequel est  
publié le mot de la directrice.

— Quand je pense que tu ouvres le bal,  
lui dis-je.

— Ah, il faut bien quelqu'un pour bri-  
ser la glace. Autant que ce soit moi, même  
si on n'en apprendra pas plus que ce qui a  
été écrit.

Je relis ma lettre de convocation. Solange  
Giguère a compris que j'appuierai les af-  
firmations de la source anonyme de Jocelyn  
dont il n'a toujours pas dévoilé l'identité.  
J'en ai longuement discuté avec mes parents  
et ils m'encouragent dans cette voie.

— Je ne veux pas que d'autres revivent  
de telles humiliations.

Mes parents m'ont assuré de leur pré-  
sence quand je témoignerai. Ils ont deman-  
dé congé à leurs employeurs respectifs.

Ce matin, quand j'ai ouvert la porte du  
local de musique, les membres du *stage*

*band* m'ont chaleureusement applaudi. Au tableau, le professeur Jean-Paul Lambert a écrit à la craie, à mon intention : « Toute vérité est bonne à dire, monsieur Parent ! Vous avez notre appui total ! »

La directrice croit aussi que d'en parler ouvertement pourrait inciter d'autres joueurs à se manifester à leur tour. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle pourra officiellement prendre les mesures qui s'imposent.

— Madame Giguère a convoqué quelques Vaillants de ton ancienne équipe, même l'entraîneur Jeff Gélinas, raconte Jocelyn.

— Il doit être furieux, dis-je en sifflant.

— Tu risques de le voir de tes propres yeux puisqu'il passe le dernier, juste après toi, annonce Jocelyn qui semble au courant de tout.

— Ouais, tes sources t'ont bien renseigné.

Des coups ébranlent la porte. Jocelyn ouvre et laisse passer Langevin.

— Tiens, le messenger, dis-je avec sarcasme.

Après avoir refermé la porte derrière lui, Langevin se confond en excuses.

— Je suis désolé pour le rendez-vous. On m'a fait écrire une note sans m'en expliquer la raison. Hier soir, dans le ves-

tiaire, Masson se vantait de t'avoir piégé et de t'avoir infligé une raclée. Je voulais voir comment tu allais.

Agacé, je deviens cinglant :

— C'est gentil de te soucier de ma petite personne et même d'oser m'adresser la parole.

— Je suis tranquille, ici. Personne ne m'a suivi, murmure-t-il, jetant toutefois un regard rapide par la fenêtre de la porte du local du journal.

— Un géant qui se balade avec la discrétion d'une souris, lui dis-je, irrité. Langevin, comme tu le constates, je me porte comme un charme. Jocelyn aussi, d'ailleurs !

— Alors, tu vas témoigner, Langevin ? demande le journaliste.

— Oui, comme plusieurs joueurs. Mais tous répéteront la même chose : il ne s'est rien passé de répréhensible.

J'accueille sa réponse sans aucune surprise. Il est évident que le *coach* Gélinas et les vétérans tenteront de maquiller l'histoire.

— Écoute, Langevin, commence Jocelyn d'une voix douce. Malgré les menaces et les insultes, ton ami Alexandre est prêt à confirmer ce qui est écrit dans le journal. Son témoignage pourrait signifier la fin de cette coutume barbare. Et toi, tu veux jouer

au mouton comme les autres ? Tu vas demeurer silencieux, comme au soir de l'initiation ? Tu vas agir en lâche encore une fois ?

Chacune des questions du journaliste ajoute un poids sur les épaules de la recrue.

— Mais au nom de quoi, Langevin, peux-tu accepter de tels traitements ? Que veux-tu prouver ? Et à qui ?

Les yeux du géant se remplissent de larmes.

— Mon père a défendu les couleurs de cette équipe. Il se faisait une grande fierté de savoir que son fils porterait le même chandail que lui. J'ai son numéro : le 11. Vous comprenez le plaisir et la fierté que ça lui a procuré...

— Il sait pour l'initiation ?

— Je ne lui ai pas tout raconté, Alex. J'en ai oublié des bouts. Il a haussé les épaules et m'a dit que, de toute façon, c'était une tradition, que c'était bien pire dans son temps, mais surtout que c'était le prix à payer pour faire partie de cette équipe prestigieuse. Et que... — il m'adresse un regard gêné — que... ça permettait d'éliminer la mauvaise herbe.

Je revois encore en pensée Langevin père, un tout petit homme, carrément enragé devant son géant de fils, dans la cour

de l'aréna. Il lui criait des insultes après un entraînement parce qu'il avait soi-disant mal joué. Langevin fils avait courbé l'échine, promettant de travailler plus fort la prochaine fois. Mon père, venu me chercher en automobile, avait tenté de désamorcer la situation en rappelant à l'autre que ce n'était qu'un sport après tout, et pas une question de vie ou de mort. Furieux de son intervention, Langevin père lui avait presque craché au visage en gueulant que cette histoire ne le regardait pas.

Je ne peux que soupirer. Intérieurement, je bénis le ciel de ne pas avoir eu un père dérangé comme celui de Langevin.

— Que feras-tu quand la directrice te posera des questions ? renchérit Jocelyn. Tu n'as pas un petit frère qui joue au hockey et qui pourrait se retrouver avec les Vaillants dans deux ans ? Des Masson et des Croteau, il y en a chaque année, t'es au courant, j'espère. En homme intelligent, tu accepterais qu'il passe entre... *leurs mains* lui aussi ?

L'adolescent aux épaules voûtées et au regard éteint, quelques secondes auparavant, bombe maintenant le torse.

— Non, pas mon frère... Je ne veux pas... Je vais briser le code du silence, promet Langevin soudainement déterminé.

## Chapitre 8

**L**E COMITÉ D'ENQUÊTE SIÈGE AU LOCAL DE MUSIQUE, LE B-342, UN ESPACE ASSEZ VASTE, COMME SI ON RÉUNISSION DEUX grandes classes. Si je suis un familier des lieux, pour bien des joueurs de hockey, ce sera leur seule et unique incursion à cet endroit de toute l'année.

On peut y recevoir, sans difficulté, une centaine de personnes. Celles-ci sont assises derrière les trois membres du comité d'enquête, avec la directrice Solange Giguère au centre, flanquée de Beauchamp et de Robert. Chacun a un micro devant lui pour permettre au public d'entendre dans la salle.

Les personnes interrogées prennent place à l'avant ; elles s'assoient sur une chaise, derrière une table sur laquelle sont disposés du papier pour écrire, un stylo et un micro. La secrétaire de l'école a été chargée d'enregistrer les témoignages et de les transcrire pour les besoins du comité.

Mon arrivée dans le local est saluée de murmures. Le fait d'être accompagné de mes parents a pour résultat de tempérer de

possibles réactions excessives de la part des joueurs de hockey. De toute façon, je ne pense pas que Solange Giguère tolérerait un tel comportement.

Le sujet suscite beaucoup d'intérêt : même en cette journée pédagogique, il ne reste presque plus de chaises libres, à l'exception des trois places à l'arrière que m'a réservées Jocelyn Chauvette. Près de lui, j'aperçois le professeur Jean-Paul Lambert, qui me salue d'un sourire, et quelques musiciens, dont la trompettiste Marie-Josée Crête. Pour s'y rendre, il faut passer entre deux rangées de chaises. Soucieux de ne pas écraser d'orteils, je ne porte pas attention aux personnes devant qui je circule. C'est là une belle erreur. Une fois mes parents passés, Charles Masson soulève le pied et je culbute par terre.

— Tu pourrais regarder où tu marches, moron, se moque-t-il, entouré de ses coéquipiers.

Dans son groupe, un coup d'œil me suffit pour identifier Maxime Croteau, Jean-François Langevin, Marc-André Thibodeau et Laval Vallier.

Mon père, bouillonnant, m'aide à me relever et fusille Masson du regard. Celui-ci comprend que mon père n'entend pas à rire du tout. Il n'en faudrait pas beaucoup

pour qu'il s'en prenne physiquement au capitaine des Vaillants. Je peux sentir sa colère. Maintenant, il peut mettre un visage sur ceux qu'il qualifie d'agresseurs. Même ma mère doit s'en mêler. Qu'est-ce que ce sera quand le *coach* Gélinas s'amènera dans le local ?

— Nous allons commencer, claironne la directrice Solange Giguère. Mais avant, j'exige le calme et le respect d'autrui pendant les témoignages. Ces messieurs de la sécurité verront au bon ordre. Je vous en remercie à l'avance. J'appelle le premier témoin à l'avant, Jocelyn Chauvette, journaliste.

De cette assurance qui ne le quitte que très rarement, Jocelyn Chauvette salue les membres du comité et prend place.

Il est 9 heures pile, le lundi 7 novembre.

Levant la main droite, il déclare d'un ton solennel :

— Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

D'une seule phrase, il diminue de façon sensible la tension qui régnait dans la pièce.

— Je vous rappelle, monsieur Chauvette, que ce n'est pas un procès, seulement une enquête, précise madame Giguère.

— Alors, je plaide non coupable, fait-il en blaguant.

Dans ce qui s'annonce comme une longue journée, Solange Giguère pose la première question en brandissant le journal *La Feuille de Laurier*.

— Monsieur Chauvette, je ne veux pas reprendre les immondes descriptions de cet article signé de votre main, mais j'aimerais bien connaître les circonstances qui ont mené à la publication de ce reportage sur des initiations ?

— Prétendues initiations, reprend immédiatement Denis Beauchamp.

— Prétendues initiations, vous avez bien raison... Alors, monsieur Chauvette ?

— Puis-je, membres du comité, rectifier l'adjectif utilisé pour qualifier les initiations ? Elles ne sont pas prétendues, elles sont vraies. Et avant que monsieur Beauchamp ne m'interrompe, je peux vous assurer que je ne l'aurais pas écrit si ce n'était pas la vérité. Pour revenir à votre question, madame Giguère, la rumeur courait depuis longtemps, dans l'école, que l'équipe de hockey allait initier ses recrues.

— Vous pourriez utiliser le conditionnel, monsieur Chauvette, suggère Denis Beauchamp.

— Désolé. Ce n'est pas mon intention, car ce sont des faits. Je peux continuer ?

Devant l'approbation de Solange Giguère, le journaliste poursuit son récit.

— J'ai appris à travers les branches, lors d'un entraînement à l'aréna, que l'initiation avait lieu le soir même du 14 septembre.

— Qui vous en a parlé ? demande la directrice.

— Un de mes contacts de l'équipe, reprend Jocelyn. Vous comprendrez que je ne peux dévoiler son identité. Mais c'est une source totalement fiable.

— Cette même personne vous en a raconté les détails par la suite ?

Jocelyn approuve d'un signe de tête.

— Je n'ai rien inventé. Je n'ai pas l'esprit aussi tordu pour imaginer des trucs semblables, dit-il à la ronde, comme s'il s'agissait d'une évidence.

Denis Beauchamp intervient auprès de la directrice pour parler à son tour.

— Je peux ? Merci. Monsieur Chauvette, c'est trop facile de se cacher derrière une source que l'on dit sûre mais... anonyme. Cette personne devrait se lever, s'identifier et parler devant nous. Nous gagnerions beaucoup de temps et d'énergie plutôt que de chercher à jouer les détectives. À la condition, bien sûr, que cette personne existe vraiment.

Le regard de Jocelyn se fait dur et froid.

— Vous mettez en doute ma crédibilité, monsieur Beauchamp ? Je suis peut-être jeune, mais je prends mon travail de journaliste très au sérieux. J'ai jugé important de raconter l'initiation parce que j'avais un témoin très crédible.

Quelqu'un a soufflé mon nom dans le public. Ça venait du coin de Masson. Je tente de garder la tête froide. Jocelyn, lui aussi, a entendu. Il saisit l'occasion au bond.

— S'il y a une chose que je peux vous assurer, par contre, c'est que cette source ne s'appelle pas Alexandre Parent, comme certains aimeraient le laisser croire.

— Son tour viendra, dit Denis Beauchamp, non sans mépris.

— Êtes-vous conscient, reprend Benoit-Pierre Robert, du tort considérable causé à l'image de ce collègue avec la publication de votre article ?

Adjoint à la direction du collège, l'homme aux trois prénoms, comme nous le surnommons, demeure de glace, fidèle à son habitude : il ne sourit jamais sous sa moustache finement taillée et parle d'un ton monocorde. Son visage est fermé, impossible d'y lire une émotion.

Jocelyn ne se laisse pas ébranler par la question qui tenait davantage du commentaire.

— Monsieur Robert, je me suis davantage soucié du tort causé aux recrues lors de cette initiation.

J'ai presque envie d'applaudir.

Mais Denis Beauchamp contre-attaque.

— Une dernière question, alors, monsieur Beauchamp, prévient Solange Giguère.

— Je vous remercie de votre générosité, madame... Monsieur Chauvette, cette initiation, si elle a bien eu lieu, ne constituait-elle pas pour vous une occasion rêvée de régler vos comptes avec l'entraîneur Jeff Gélinas ?

— Régler mes comptes ? répète Jocelyn, intrigué.

— Oui, en jetant le discrédit sur cet homme et son équipe, parce qu'il vous avait exclu des rangs, l'an dernier, au camp d'entraînement.

Sa remarque soulève des chuchotements. J'avais oublié que Jocelyn avait voulu jouer au hockey avec les Vaillants. Cette fois-ci, le rouge monte à son visage. L'homme a marqué un point.

— Comprenez-moi bien, monsieur Beauchamp. Que monsieur Gélinas ne m'ait pas choisi l'an dernier, comme vous vous plaisez à le rappeler, n'a strictement rien à voir avec cette histoire, réfute Jocelyn. Cette

tactique est mesquine de votre part. Mais dites-moi donc, vous parlez bien en votre nom ou en celui de votre meilleur ami, monsieur Gélinas ?

Cette fois-ci, le directeur du programme sport-études prend des couleurs. Après tout, il est vrai que, grâce à Denis Beauchamp, Jeff Gélinas a décroché ce boulot au collège, puisque c'est sur sa recommandation que la direction l'a embauché. Solange Giguère n'était pas encore en poste à ce moment-là.

— Suffit ! tranche la directrice. On n'en fera pas une guerre personnelle. Monsieur Chauvette, je vous remercie de votre participation.

Le journaliste se lève et vient s'asseoir à mes côtés.

— Bien joué ! lui dis-je dans un murmure.

Il approuve d'un clin d'œil. Il sort de la poche de son veston un crayon et un petit calepin, et griffonne des notes que je suis incapable de lire.

— Tu travailles en plus ?

— Mais non. C'est simplement pour énerver Masson et sa bande, qui regardent sans cesse par ici.

— Alors, prête-moi ton calepin, je ferai semblant de lire...

## Chapitre 9

**L** AVAL VALLIER EST LE PROCHAIN TÉMOIN APPELÉ À L'AVANT PAR SOLANGE GIGUÈRE. LA DIRECTRICE CONSULTE UNE FEUILLE.

— Monsieur Vallier, vous êtes l'une des neufs recrues de l'équipe. Avez-vous été initié ainsi que le prétend le texte de monsieur Chauvette ?

— Non, je n'ai pas été initié.

Sa réponse engendre des réactions dans le public, comme si on y voyait là la contradiction immédiate de l'article. Laval Vallier n'y est pas insensible.

— Ça ne signifie pas que les autres recrues n'ont pas été initiées, madame. Ce que je déclare, c'est que moi, je ne l'ai pas été.

— Et pourquoi ? s'enquiert Denis Beauchamp.

— Parce que la personne qui m'aurait touché aurait mangé du gruau toute l'année...

Roulant ses fortes épaules, il jette un coup d'œil du côté de Masson qui glisse un mot à l'oreille de Croteau.

— Donc, il n'y a pas eu d'initiation, lance Denis Beauchamp, saisissant l'occasion.

— Vous ne m'avez pas écouté, monsieur. J'ai l'impression de radoter : moi, Laval Vallier, je n'ai pas été initié.

— Vous êtes un joueur régulier maintenant au sein de cette équipe. Avez-vous entendu parler de certaines choses qui auraient pu se produire ? Est-ce que des joueurs recrues ont discuté devant vous d'une possible initiation ? interroge Solange Giguère.

— Non. À l'exception des têtes rasées, rien ne paraissait dans le vestiaire. S'il s'est passé quelque chose d'autre, on m'a tenu à l'écart...

— Je comprends bien, monsieur Vallier, que vous avez refusé une simple coupe de cheveux, insinue Denis Beauchamp, tapant de son stylo contre la table. Est-ce si grave ?

Laval Vallier regarde son interlocuteur avec un air amusé.

— Vous savez fort bien, monsieur Beauchamp, que la coupe de cheveux n'est que l'apéritif. D'habitude, le plat de résistance suit. Et ce n'était pas dans mes intentions d'y goûter.

— Mais qu'aviez-vous tant à craindre, monsieur Vallier ? questionne à son tour Benoit-Pierre Robert.

— Je n'ai rien à craindre de personne, corrige-t-il. Je veux qu'on me respecte, c'est tout.

— Mais qu'en est-il alors de ces prétendues initiations ? insiste Denis Beauchamp en pointant le journal.

Laval Vallier pousse un long soupir.

— Si c'est vraiment arrivé, j'aurais voulu que les joueurs se tiennent debout et qu'ils refusent qu'on les touche si ça ne leur plaisait pas.

— Seriez-vous alors intervenu, monsieur Vallier, dans une telle situation ? s'informe Solange Giguère.

— Oui, sans même hésiter, quitte à recevoir une bonne raclée ou même à être banni de l'équipe.

— C'est facile à dire quand on n'est pas là, murmure Denis Beauchamp.

— Vous posez une question ? lance Laval Vallier.

— Vous pouvez garder vos commentaires pour vous, monsieur Beauchamp, lui rétorque Solange Giguère sur un ton glacial.

La porte de la salle s'ouvre et Jeff Gélinas fait son entrée, le front bien haut, suivi de Samuel Bernard, le préposé à l'équipement. Jocelyn me glisse à l'oreille que l'entraîneur a enfilé un habit qu'il ne réserve

que pour les grandes soirées du hockey : un veston et des pantalons rouges, une chemise blanche, une horrible cravate bleue. C'est ce qu'il portait sur les différentes photographies d'équipe exposées dans l'armoire vitrée des trophées à l'aréna du collège.

Passant près de moi, l'entraîneur paraît m'ignorer. Toutefois, j'ai eu raison de me méfier en rabattant mes pieds sous ma chaise, car il a essayé de me les écraser. Croteau ordonne à une recrue de laisser sa chaise. Samuel Bernard comprend que la place libre n'est pas pour lui et se dirige dans un coin de la salle pour assister debout aux audiences.

Masson s'empresse de résumer les témoignages à ce stade-ci de la journée. Le regard du *coach* se promène de Laval Vallier, toujours à l'avant, à Jocelyn Chauvette. Puis il s'attarde sur moi.

Sans daigner jeter un seul coup d'œil à ce nouveau spectateur, la directrice lui commande, d'un geste, de bien vouloir retirer sa casquette. Maugréant, Jeff Gélinas s'exécute.

— Vous pouvez partir, monsieur Vallier. Merci, lui dit Solange Giguère.

Jeff Gélinas lance un sourire à son joueur qui retrouve sa place parmi le public. Laval le salue d'un bref signe de tête, sans enthousiasme.

— J'appelle à l'avant monsieur Charles Masson, le capitaine des Vaillants, annonce la directrice.

Recevant poignées de main et encouragements, le joueur se dirige à l'avant et s'installe avec nonchalance sur la chaise.

— Monsieur Masson, y a-t-il eu une initiation ? demande Solange Giguère.

Sur un ton qu'il veut en apparence décontracté, le vétéran explique :

— La seule chose qui s'est passée, madame, c'est qu'on a rasé un peu la tête des recrues. Le reste, c'est des mensonges de journaliste, dit Masson en désignant Jocelyn de son menton pointu. Pensez-vous qu'on serait assez stupides pour humilier des joueurs sachant qu'ils combattront l'ennemi à nos côtés pendant une saison ?

— Je préfère ne pas m'exprimer sur cette question, souffle la directrice d'une voix neutre.

— Moi, je pourrais, note avec empressement son voisin, Denis Beauchamp.

— Ce ne sera pas nécessaire, merci, lui signale Solange Giguère, sans même le regarder. Monsieur Masson, où s'est passée cette séance de rasage ?

— Dans le chalet de mon père. On a décidé d'organiser une petite fête pour sou-

ligner l'arrivée des recrues dans notre équipe. Ça reste quand même un exploit pour ces joueurs d'avoir réussi à se tailler une place parmi les meilleurs. Depuis cette soirée, il existe un lien très fort entre nous.

— Chaque joueur était donc consentant à ce qu'on lui rase le crâne ? laisse entendre Denis Beauchamp.

— C'est évident, monsieur Beauchamp. Essayez donc de couper les cheveux à quelqu'un qui passe son temps à gigoter !

Des éclats de rire accompagnent sa plaisanterie. Solange Giguère rappelle la foule à l'ordre.

— Les joueurs avaient-ils été prévenus de ce qui les attendait ?

— Non, madame, c'était une surprise...

— Et pourquoi monsieur Vallier n'était-il pas de votre petite fête ? soulève Benoit-Pierre Robert.

— Parce qu'il nous avait clairement laissé savoir, dans le vestiaire, qu'il ne voulait pas participer à ça. C'était son choix et on le respectait.

Si Masson se prénomrait Pinocchio, il y a longtemps que son nez toucherait le mur du fond de la salle. C'est un sacré menteur. Et un bon ! Sans même sourciller, il parvient à raconter n'importe quoi.

— D'ailleurs, tout le monde était libre de quitter le chalet à sa guise au cours de la soirée...

— Et l'olive musicale ? Et la brosse à dents ? Et le Tabasco ? reprend Solange Giguère.

— Des âneries dignes de monsieur Chaussette. Il n'a jamais accepté d'être renvoyé de notre équipe, l'an dernier. C'est sa façon de se venger et il a été encouragé par son ami Parent.

— Avez-vous été initié, l'an dernier, monsieur Masson ? dit Benoit-Pierre Robert.

Je voudrais être dans la tête de Masson pour y lire ses souvenirs. Qu'a-t-il donc subi de si épouvantable l'automne dernier pour vouloir se défouler sur les recrues de cette année ?

Jocelyn Chauvette a dû quitter l'équipe une semaine avant l'initiation des recrues chez les Vaillants. Il ne sait pas vraiment ce qui s'est passé, mais il semblerait qu'elle ait été très... corsée ; c'est le seul qualificatif utilisé devant lui par les jeunes joueurs pour décrire l'initiation.

L'espace de quelques secondes, le visage de Masson se rembrunit, puis il retrouve son arrogance habituelle.

— Oui, monsieur Robert. On m'a rasé la tête. Pour moi, il s'agissait non seulement d'une expérience positive, mais également d'un grand honneur d'avoir la chance de défendre les couleurs de mon collègue sur la glace.

— Pour nous aussi ! crie un vétéran, imité aussitôt par ses coéquipiers autour de lui.

Constatant l'effet produit, Masson brandit le poing, animé d'un sentiment de triomphe.

— Merci, monsieur Masson, ce sera tout, dit Solange Giguère.

Le capitaine vétéran retourne à sa place, accueilli comme un héros. Il sert longuement la main de Jeff Gélinas.

J'ai le goût de vomir !

## Chapitre 10

**D**URANT L'HEURE QUI A SUIVI L'INTERVENTION DE MASSON DEVANT LES TROIS MEMBRES DU COMITÉ, UNE DIZAINE DE joueurs, vétérans et recrues, ont défilé. Tous ont tenu des propos similaires, tel qu'ils l'avaient convenu lors d'une réunion d'équipe. Oui, il y a eu une initiation. Oui, tous les joueurs avaient accepté l'idée que leur tête soit rasée. Non, il n'y a pas eu de sauce Tabasco, de brosse à dents, ni même d'olive musicale.

— Mais c'est une bonne idée pour l'initiation de l'an prochain, a lancé Croteau en éclatant de rire, avant de préciser qu'il s'agissait d'une blague.

Solange Giguère ne l'a pas trouvée drôle. Avec l'approbation silencieuse de leur entraîneur Gélinas et de leur capitaine Masson, les recrues ont rappelé leur amour du sport et l'importance de l'esprit d'équipe qui doit primer sur tout. Tous avaient bien appris leur texte.

Langevin est appelé à son tour. Je me réjouis à l'avance de voir la vérité éclater enfin au grand jour.

Visiblement nerveux, le souffle court, Langevin prend place sur la chaise qui craque devant l'effort demandé pour soutenir l'imposante masse du gentil géant. Joignant les mains sur la table, il fixe le plancher, jetant de furtifs regards vers l'assistance. Même ses équipiers sont tendus. Appréhendent-ils des révélations ? Il me repère puis baisse les yeux. Je n'aime plus ce que je vois. Où est la belle détermination qu'il affichait lors de notre dernière rencontre ? Envolée ? A-t-il été menacé ? Intimidé ? Ne flanche pas, mon vieux. Pense à ton petit frère !

Mentalement, je lui adresse de furieux messages pour qu'il sente mon appui, mais il ne me regarde plus.

— C'est fichu, conclut simplement Jocelyn.

— Non. J'ai confiance en lui.

— Monsieur Langevin, vos camarades qui vous ont précédé nous laissent entendre qu'à l'exception de la coupe de cheveux au rasoir, il ne s'est rien passé lors de l'initiation, relate Solange Giguère.

« C'est le temps, Langevin ! Allez ! Comme tu l'as promis ! »

— Je...

Jocelyn a raison : il va flancher.

— C'est exact. Il ne s'est rien passé, récite-t-il d'une voix morne.

Aux côtés de la directrice, Denis Beauchamp montre des signes évidents d'impatience.

— Ils affirment tous la même chose, madame Giguère. On devrait mettre un terme à ce cirque et...

— Monsieur Langevin, continue-t-elle sans se soucier de son voisin, avez-vous subi des pressions avant de venir témoigner ?

Langevin bafouille un non quasi inaudible.

— Pardon ?

— Non, madame Giguère. Il n'y a eu aucune pression, murmure-t-il, le visage livide.

— Vous avez aimé ça, que l'on vous rase la tête ?

— Euh... non, monsieur Robert, dit Langevin, hésitant.

— Qualifieriez-vous cette expérience d'amusante ? poursuit Benoit-Pierre Robert.

— Non, pas vraiment amusante, soupire-t-il, visiblement ébranlé par le souvenir.

— Étiez-vous consentant, alors ? insiste encore Solange Giguère.

— Oui.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je voulais jouer dans cette équipe, madame Giguère.

— Tout comme votre père avant vous, remarque Denis Beauchamp.

— J'étais prêt à tout pour être accepté, ajoute-t-il. Mon père est très fier de me voir évoluer dans l'équipe du collège de sa jeunesse. Alors, si le prix à payer pour devenir un membre des Vaillants se chiffrait à une coupe de cheveux, j'étais prêt à passer au rasoir.

Furieux, j'ai envie de me lever et de lui crier : « Et le Tabasco ? » Mais simplement de le dire dans ma tête suffisait à montrer le ridicule de cette sortie. Je n'aurais aidé ni la cause de Jocelyn ni la mienne.

Langevin reprend :

— Je n'ai pas un talent naturel pour la patinoire comme certains de mes équipiers. J'ai dû travailler très fort pour y arriver. C'est aussi pour ça que j'éprouve une grande fierté à endosser ce chandail. C'est ma récompense... Peu importe ce qui a pu se passer ce soir-là, dit-il, ému. Sans le hockey, je ne suis rien. Là, j'ai l'impression d'être devenu quelqu'un.

Langevin renifle. Je jurerais, si je n'étais pas si loin, que c'est une larme qui coule sur sa joue. Il essuie ses yeux maladroitement avec le revers de sa large main.

— Ça va aller, monsieur Langevin ? s'enquiert madame Giguère.

— J'ai des allergies, plaide-t-il, d'une voix étouffée.

— Merci de votre présence, monsieur Langevin, termine la directrice. Nous n'avons plus d'autres questions.

Il quitte son siège. Plutôt que de retrouver sa place avec les autres Vaillants, il sort du local, non sans m'avoir lancé un bref regard. Ses lèvres ont murmuré :

— Désolé...

J'ai senti chez les vétérans un grand soulagement. L'entraîneur Jeff Gélinas est demeuré impassible.

Solange Giguère, avec l'accord de ses deux collègues, annonce que c'est l'heure du repas.

— Le comité siégera à nouveau à 13 heures 30. Soyez ponctuels, s'il vous plaît.

C'est comme un signal. Tous se lèvent et partent, pour la plupart, en direction de la cafétéria. Je marche en compagnie de Jocelyn. Mes parents sont partis, mais reviendront cet après-midi.

— Langevin s'est dégonflé, dis-je dans un soupir.

Derrière nous, Masson, Croteau et quelques joueurs ne cessent de nous narguer.

— Le menteur et la brebis égarée, crie Masson.

Les vétérans ont les mains libres alors

que les recrues doivent porter leurs livres. Décidément, ça n'arrêtera jamais ?

Ils se taisent lorsqu'ils constatent la présence de la directrice à nos côtés. Elle marche avec nous, sans pour autant nous adresser la parole.

Jocelyn et moi, nous nous rendons au local du journal pour quelques bouchées de pizza.

— Je n'ai pas d'appétit, Jocelyn, surtout pas pour une pizza aux olives !

— Cha m'en fera pluche, Alexchhh, se réjouit-il, la bouche pleine.

— Je ne sais pas comment tu peux manger autant, dans de telles circonstances.

— Je nourris mon corps pour que mon esprit soit alerte et qu'il ne passe pas son temps à crier famine.

— Tu sembles de bien bonne humeur malgré tout, lui dis-je.

— Ce matin, ce n'était qu'un match hors-concours. La vraie partie se jouera tout à l'heure. C'est là que ça comptera vraiment, surtout avec ton témoignage et celui de Jeff Gélinas.

— Ce sera notre parole contre la leur...

— C'est vrai. Mais n'oublie pas ma carte secrète, ma source. Les événements feront peut-être qu'elle se dévoilera au moment voulu.

## Chapitre 11

*13 heures 35*

**L**A TENSION MONTE D'UN CRAN DÈS QUE JE PRENDS PLACE DEVANT LES MEMBRES DU COMITÉ. LA DIRECTRICE SOLANGE GIGUÈRE RAPPELLE LES CONSIGNES DE CALME ET DE RESPECT.

— Les fautifs seront expulsés sur-le-champ.

Je sens que le moment est important. Les souvenirs me ramènent au match de la finale d'un tournoi à Québec. Les deux équipes étaient à égalité et nous étions en tir de barrage pour déterminer la formation championne. J'étais le dernier joueur du groupe ; un but et nous remportions la coupe. Avant même de toucher la rondelle au centre de la glace, j'avais décidé de jouer de finesse avec le gardien de but adverse. Pas question de lancer, car il était presque invincible sur les tirs. J'exécuterais une feinte vers la droite pour le déplacer légèrement puis je glisserais la rondelle entre ses jambières.

— Monsieur Parent ! Vous êtes avec nous ? m'interpelle Solange Giguère.

— Je m'excuse...

— Vous étiez dans la lune, monsieur Parent, note Denis Beauchamp, incisif.

— Je me rappelais à quel point ça pouvait être agréable de jouer au hockey, monsieur Beauchamp, dis-je sur le même ton.

J'avais respecté mon plan à la lettre et nous avions gagné la finale du tournoi à Québec. Cet après-midi, j'entends utiliser la finesse pour déjouer l'adversaire.

— Monsieur Parent, dit la directrice, qu'avez-vous à nous raconter au sujet de cette prétendue initiation ?

— Êtes-vous la source anonyme de monsieur Chauvette ? renchérit immédiatement Denis Beauchamp.

Prendre le temps de bien respirer. Répondre calmement aux questions. Mes parents arrivent au même moment dans la salle ; ils m'adressent un salut chaleureux. Les voir me procure le plus grand bien. Ils s'assoient près de Jocelyn Chauvette, à l'arrière.

— Madame Giguère, à l'exception de la chronologie des événements, tout ce qui a été écrit dans le journal par monsieur Chauvette est exact. Et, monsieur Beauchamp, je ne suis pas sa source anonyme,

comme le journaliste vous l'a si bien dit tout à l'heure.

— Pourquoi acceptez-vous d'en parler aujourd'hui, alors ? dit Benoit-Pierre Robert.

— Parce que j'estime important que l'on sache ce qui se peut se passer à l'intérieur même du collège. Parce que je crois qu'en m'avançant ainsi, peut-être pourrais-je empêcher que de telles énormités se reproduisent dans l'avenir. Parce que l'on s'est attaqué, madame et messieurs, à mon intégrité physique et morale. Parce que, dans cette école où l'on prône le vouvoiement pour marquer le respect envers l'autre, on m'a profondément humilié.

Je capte le regard d'approbation de mon professeur de musique, Jean-Paul Lambert. Le même que celui qu'il adresse à ses élèves musiciens lors de l'exécution réussie d'un passage particulièrement difficile.

— Donc, enchaîne Denis Beauchamp, vous reniez les propos de tous vos ex-coéquipiers, qui ont défilé avant vous et qui racontaient que l'initiation s'était limitée à une coupe de cheveux et à une petite fête... Vous n'avez pas aimé que l'on touche à votre belle tête blonde ?

— L'initiation a débuté par la coupe de cheveux, dis-je en le corrigeant. Si ça s'était

arrêté là, je ne pense pas que je serais ici, aujourd'hui.

Denis Beauchamp prend un air de mépris :

— Alors, racontez-nous donc ce qui s'est passé, monsieur Parent...

## Chapitre 12

*Le récit d'Alexandre Parent*

**N**OUS TOUS SAVIONS QUE L'INITIATION APPROCHAIT. DÉJÀ, AU CAMP D'ENTRAÎNEMENT, LES VÉTÉRANS NE CESSAIENT d'intimider les plus jeunes en leur laissant entrevoir les pires tourments. Il avait même été question d'une chèvre... À mon inscription au programme de hockey, l'entraîneur Jeff Gélinas s'était engagé auprès de mes parents à ce qu'il n'y ait pas d'initiation, à peine une petite soirée pour former l'esprit d'équipe.

Dans le vestiaire, au camp d'entraînement, nous avons eu droit à un avant-goût de ce qui attendait les recrues. Il fallait défier une autre recrue et se bagarrer. Même en portant des gants de hockey, notre casque protecteur et notre grille, les combats étaient violents et ne s'arrêtaient que lorsque l'un des deux joueurs ne se relevait pas. Je ne me bats jamais, ce n'est pas dans mon tempérament et puis je crains de me blesser à la main et de ne plus pouvoir jouer du saxophone dans le *stage band* du collègue. J'ai perdu rapi-

dement mon combat contre Thibodeau, mais l'affrontement m'a tout de même laissé une profonde entaille près de l'œil, une belle cicatrice dont je me serais bien passé.

C'est ainsi qu'on s'est retrouvés, ce soir-là, dans le chalet du père de Masson, au fond d'un rang. Tous les joueurs recrues, sans exception, étaient nerveux en y mettant le pied, certains semblaient carrément effrayés. Pour ma part, j'appréhendais le pire. J'avais déjà été initié, depuis le temps que je joue au hockey, mais il s'agissait davantage de rencontres pour mieux se connaître. Plus je grimpais les échelons des différentes catégories, plus les initiations se corsaient. Maintenant, j'avais la possibilité de défendre les couleurs de la prestigieuse équipe de hockey, les Vaillants du collègue Wilfrid-Laurier, plusieurs fois championne de sa ligue.

Dès notre arrivée au chalet, nous, les huit recrues, avons dû nous déshabiller complètement (à l'exception de nos bas et de nos espadrilles) en plein centre de la pièce, un vaste salon. Les vétérans qui nous entouraient s'amusaient à formuler des remarques grotesques sur notre sexe. C'est à croire qu'ils en faisaient une fixation. Mais je n'ai pas répliqué. Ils se sont acharnés sur Thibodeau, se moquant de la « petite taille

de son truc ». Il a encaissé les railleries sans mot dire.

— Si tu protestes, ça va empirer. Alors, tu te la fermes et tu serres les dents. C'est juste un mauvais moment à passer, m'a glissé à l'oreille le préposé à l'équipement.

J'ai eu envie de riposter que c'était facile à dire, mais vu son regard fuyant, j'ai compris que ce n'était pas le temps.

Notre reflet dans les grandes vitrines était accentué par l'obscurité à l'extérieur, même s'il était encore tôt dans la soirée. Ce qui augmentait d'autant notre malaise général. Le spectacle était désolant, bête à pleurer.

Nous étions debout, les mains derrière le dos. Mon voisin, Marc-André Thibodeau, a voulu se cacher le sexe, mais il a été sévèrement réprimandé par les vétérans. Charles Masson, organisateur de l'initiation avec son copain Maxime Croteau, s'est planté devant lui et, avec son air arrogant et supérieur, il lui a craché littéralement à la figure :

— Ah ! comme ça, on est une forte tête ! On va t'apprendre à écouter nos ordres. Ça te coûte vingt pompes à faire en moins d'une minute.

— D'accord, a répondu Thibodeau, fixant le vide devant lui.

— D'accord, qui ? a demandé Masson.

— D'accord, monsieur ! a crié Thibodeau.

Avant le début de l'initiation, nous avons été avisés que nous devons donner du « monsieur » aux vétérans, cela pour toute la durée de la soirée.

Alors que Masson consultait sa montre, lui signalant du coup que le temps avait commencé à s'écouler, Thibodeau s'est précipité au sol pour entamer sa série de pompes. Il a été stoppé dans son premier élan par le vétéran.

— Attends ! On a oublié un détail, lui a murmuré Masson.

Son collègue Croteau a apporté un verre de bière.

— Ce n'est pas pour boire, a averti ce dernier avec un rictus.

— Du moins, pas tout de suite, a précisé Masson, en déposant le verre sous le ventre élevé de la recrue.

— C'est parti ! a hurlé Masson.

Chaque fois que Thibodeau pliait les bras pour amener son corps au sol, son sexe trempait dans le verre de bière, suscitant le dégoût chez les recrues et une volée d'éclats de rire du côté des vétérans. Malgré son inconfort, Thibodeau est parvenu à boucler ses vingt pompes en moins d'une minute. Il s'est relevé rapidement, prenant garde de

ne pas renverser le verre. Il a repris sa position initiale, mais les mains derrière le dos.

Croteau a remis le verre à son ami Masson. Celui-ci, sans abandonner son regard méprisant, l'a tendu à son tour à Thibodeau.

— Maintenant, le moron, tu vas boire TA bière d'un seul trait...

J'ai laissé échapper un soupir d'agacement, bien malgré moi, ce qui n'a pas échappé aux deux vétérans.

Thibodeau n'a pas eu le temps de porter le verre à ses lèvres, Croteau le lui a arraché, sans ménagement.

— Non ! Donne-moi ça !

Masson m'a annoncé que Thibodeau n'aurait pas à s'exécuter. Je savais trop bien ce qui s'annonçait.

— D'un seul coup, ma belle blonde aux yeux bleus, m'a-t-il dit, en tirant sur mes longs cheveux.

— Oui, monsieur !

Sans réfléchir, j'ai avalé la bière à saveur Thibodeau.

— Savoure-la jusqu'à la dernière goutte, belle blonde ! m'a crié Croteau dans les oreilles.

Près de moi, quelqu'un a tendu une bière au capitaine Masson, qui l'a refusée brutalement.

— T'es fou ? Je veux avoir conscience de ce qui se passe pour m'en rappeler ! a-t-il dit avec un rire sadique.

En compagnie de Croteau, il a parcouru avec avidité le plan de l'initiation. Il a murmuré quelque chose à propos d'une chèvre, et ses yeux porcins ont jeté un regard circulaire pour en constater l'effet. Puis il a crié :

— Phase 2 : la coupe Mohawk !

Croteau, rasoir électrique à la main, a installé devant lui une chaise de rotin.

— Je vais vous refaire une beauté, les morons ! Vous allez presque me ressembler, bande de chanceux ! a-t-il dit en désignant son crâne rasé.

L'un après l'autre, nous avons défilé, silencieux, insensibles en apparence, à l'opération coupe de cheveux. Croteau traçait des sillons de chaque côté de la tête, partant du front jusqu'à l'arrière du cou. Le vétérinaire, qui avait ingurgité une grande quantité de bière avant même le début de la soirée, n'était plus trop habile à manier le rasoir. Quand est venu mon tour, la lame de son rasoir a pénétré la peau. La douleur m'a fait sursauter, mais j'ai retenu mon cri. La vue d'un peu de sang sur ma tête a indisposé brièvement Croteau.

— Je t'ai dit de ne pas bouger, ma belle blonde !

— Oui, monsieur !

Plus la séance du barbier avançait et plus Croteau s'excitait. La dernière recrue était Jean-François Langevin, le gentil géant qui ne ferait pas de mal à une mouche. Ça, les autres le savaient bien et ils en ont profité. Langevin a subi plusieurs coupures, parce que son tortionnaire a décidé qu'il allait lui raser le crâne au complet.

Masson lui a enlevé le rasoir des mains.

— Regarde ce que tu as fait ! a-t-il beuglé.

Enfin, un peu de sollicitude. Mais ce n'était pas la tête biseauté de ce pauvre Langevin que désignait Masson, mais bien le plancher...

— Mon père sera furieux, s'il y a des traces de sang sur son tapis.

Masson a bousculé Langevin pour l'envoyer retrouver les autres.

— Tout le monde en cercle ! a commandé à nouveau Croteau après avoir relu le plan.

Pressés d'en finir au plus vite, nous avons obéi. Derrière nous, une musique agressive et métallique a explosé d'un appareil stéréo. Croteau – je n'étais plus certain qu'il carburait seulement à la bière

– et trois autres vétérans balançaient violemment la tête au rythme des mesures démentielles. Un peu de jazz calmerait les esprits...

— Pas tout de suite ! Baisse ça ! a ordonné Masson à Croteau, qui s'est exécuté.

Le capitaine a franchi le cercle et a montré une olive avec un sourire cruel.

— Vous aimez ça, les olives, les gars ? a-t-il demandé, nullement incommodé de se trouver entouré de huit gars nus.

— Oui, monsieur ! a-t-on répondu d'une même voix.

— Moi aussi, a-t-il indiqué en l'avalant. Surtout celles qui sont épicées...

Un vétérans lui a remis une autre olive. Visiblement, la prochaine épreuve plaisait à Masson.

— On va jouer, mes petits amis, à l'olive musicale.

Il s'est approché de Jean-François Langevin. D'une attitude qu'il voulait sensuelle, il lui a glissé l'olive sur les lèvres.

— Mon ami Croteau, ici, a pensé à une version bien personnelle du jeu : on met l'olive dans la bouche d'une recrue et, à son tour, elle doit la passer à un autre joueur. Et on continue comme ça jusqu'à ce que la musique arrête. Mais Croteau, un grand sensible, a peur que certains joueurs aiment

le jeu plus que d'autres et que ça paraisse... N'est-ce pas, Langevin ? lui a dit Masson, d'un ton faussement conciliant.

— Oui, monsieur ! a crié Langevin.

— Espèce de tapette ! a beuglé un vétérân derrière nous.

Masson est sorti du cercle et s'est rendu derrière Langevin. Avec l'olive bien en main, il a tracé une ligne imaginaire dans le dos de la recrue, descendant de plus en plus bas le long de la colonne vertébrale.

— L'olive ne passera pas de bouche en bouche, a prévenu Masson en riant.

En un geste brusque, le vétérân a inséré l'olive entre les fesses de Langevin.

— Tiens, Popeye ! a-t-il murmuré à son oreille.

Masson s'est éloigné, puis il s'est adressé autant aux recrues qu'aux vétérâns :

— Quand la musique s'arrêtera, celui qui a l'olive en sa possession gagnera.

De sa main droite, Langevin a retiré l'olive de son derrière pour la mettre dans celui de son voisin.

— On sait tout de suite avec quelle main il s'essuie, a remarqué Croteau, suscitant l'hilarité générale.

Les hurlements et les moqueries des vétérâns, au travers de la musique tonitruante, décuplaient la frénésie du moment.

Il fallait se dépêcher, chacun devinant la « récompense » que sa victoire lui mériterait.

Avec empressement, Masson suivait l'olive qui passait d'un postérieur à l'autre. Son bras était levé et Croteau, responsable de la musique, n'attendait qu'un geste de sa part. On pouvait lire un bref soulagement dans les visages des participants à ce jeu grotesque, une fois l'olive hors de portée, ou l'appréhension grandissante quand elle approchait.

Mon voisin Thibodeau, avec un geste nerveux, m'a « remis » l'olive. Je n'ai pas eu le temps de la retirer que le bras de Masson s'abattait et que la musique s'arrêtait. Il était évident qu'il m'avait choisi pour « gagner » ce jeu stupide. Des applaudissements ont salué la conclusion. Les recrues préféraient baisser les yeux et attendre que tout soit terminé.

Au centre du cercle, Masson m'a félicité et m'a demandé de lui donner l'olive. Il l'a portée à son nez et a exprimé bruyamment son dégoût.

— Êtes-vous sûrs que vous vous essuyez quand vous allez aux toilettes ? C'est effrayant cette puanteur ! Un vrai bouche-trou !

Masson a approché l'olive de ma bouche.

— Tu connais la suite ?

— Oui, mons...

J'ai failli m'étouffer quand il a lancé l'olive dans ma bouche ouverte.

— Ne l'avale pas tout de suite, a averti Masson. Je veux que tu la mâches, que tu prennes le temps de vraiment la savourer.

Je suis parvenu, je ne savais comment, à réprimer une fulgurante envie de vomir. Il me semblait que toute ma bouche avait un goût d'excréments.

— Il fait peut-être semblant de mastiquer, a suggéré Croteau, l'air méfiant.

— On peut vérifier, a approuvé Masson. Ouvre ta bouche, moron ! Et mets-la sur ta langue pour qu'on la voie...

— Oui, monsieur.

Les deux vétérans ont prolongé le plaisir de me voir ainsi, l'olive au goût merdique reposant, mâchouillée, sur ma langue.

— Ça va. On n'y passera pas toute la nuit, a tranché Masson.

Une fois, deux fois, j'ai essayé de l'avaler. Mais j'en étais incapable. Croteau, éméché, s'est avancé à son tour et m'a pincé rudement le nez. Le réflexe de déglutir a entraîné l'olive dans ma gorge.

— Si tu vomis, ce sont toutes les recrues qui vont avaler tes cochonneries, a menacé Croteau.

Il m'a lâché le nez, mais ses ongles ont égratigné mes narines.

Je sentais la colère monter en moi. Combien de temps cela allait-il durer encore ? Que nous ferait-on subir au nom de l'équipe ?

— En rang ! a ordonné Masson.

Un vétérán lui a apporté une brosse à dents qui trempait dans un verre à moitié rempli d'eau. Il l'a tendue à Thibodeau, la première recrue au bout de la file.

— Tu te brosses les dents pendant au moins trente secondes, tu te rinces la bouche avec l'eau et tu la recraches dans le verre. Es-tu assez intelligent pour comprendre mes instructions, moron ?

— Oui, monsieur !

Sur un signe convenu, un vétérán s'est placé devant chaque recrue.

— Quand tu as terminé, a expliqué Masson à Thibodeau, tu dois remettre le verre au vétérán placé devant ton voisin.

Il lui a tendu le verre, puis l'a retiré vivement.

— Attends ! J'ai oublié un détail...

Masson a renflé bruyamment, s'est éclairci la gorge et a craché dans le verre. Pour la première fois, des recrues ont manifesté un timide mécontentement. Parmi le groupe, Croteau a identifié Langevin et

l'a poussé sans ménagement, du milieu de la file à la fin.

Masson a remis le verre à Thibodeau :

— Souris... Montre-moi tes belles dents.

J'étais le septième de la rangée. Même si deux vétérans ont refusé de cracher dans le verre, lorsqu'on me l'a tendu, l'eau était brumeuse. J'y ai plongé la brosse à dents. En la ressortant, une substance visqueuse s'est accrochée aux poils de la brosse. Je l'ai portée à ma bouche et j'y ai répandu les sécrétions des vétérans.

Ne pas penser.

Au bout d'une interminable minute – parce que Masson a fait durer le plaisir – j'ai cessé le brossage. Je me suis rincé la bouche avec le contenu du verre. Encore là, je pouvais sentir le liquide salé, âcre, couler sur mes dents et sur ma langue, sur mon palais. Je l'ai recraché dans le verre.

Langevin était pâle. Pressentant la suite, les vétérans l'ont entouré, comme des hyènes pour se repaître de la scène. Le cœur au bord des lèvres, Langevin a plongé la brosse dans le verre. Il ne pouvait réprimer un tremblement. Timidement, il a commencé à se brosser les dents.

— Avec plus de vigueur, moron, a grondé Masson.

Au moment où Langevin s'est rincé la bouche, d'une joue à l'autre, Croteau lui a pincé le nez d'une main et lui a maintenu la mâchoire fermée de l'autre. Il n'a relâché son emprise qu'une fois assuré que Langevin, les yeux exorbités, a bien avalé.

— Il paraît que c'est bon pour le teint ! a-t-il raillé, cherchant les regards approbateurs des autres vétérans.

N'en pouvant plus, Langevin a quitté les rangs pour se précipiter à la salle de bains et vomir.

— Tu peux en laisser pour les autres ! a hurlé Masson à son endroit.

L'épisode m'a donné de nouveaux haut-le-cœur.

— Commencez-vous à être écoeurés ? a demandé Croteau à la ronde.

— Non, monsieur ! ont menti les recrues d'une voix mal assurée.

Mes lèvres ont bougé, mais je n'ai émis aucun son. Cela n'a pas échappé à Masson. Il a écrasé son nez contre le mien :

— Je ne t'ai pas entendu, moron.

— Je... Je ne comprends pas comment ces initiations-là peuvent être bonnes pour l'esprit d'équipe... monsieur !

Masson a déposé ses larges mains sur mes épaules nues. J'ai grimacé alors que les doigts du vétéran s'y enfonçaient.

— Le *coach* l'a dit : il faut former un esprit de corps si on veut gagner. Il faut être prêt à se sacrifier pour les autres. Il faut s'oublier pour l'équipe. Tu comprends, moron ?

— Oui, monsieur.

Croteau a ramené Langevin de la salle de bains. Il était encore vert, le pauvre. Masson a ordonné à Langevin de se coucher sur le dos dans le salon. Un vétéran a tendu le rasoir électrique à Croteau qui l'a approché du sexe de la recrue.

— Alors ? Qui est prêt à se sacrifier pour son coéquipier ? Qui ? Qui ? a demandé Masson.

J'ai respiré bruyamment. Masson, qui me répugnait de plus en plus, m'a bousculé avec les bras.

— Toi, ma blonde aux yeux bleus ! Veux-tu prendre la place de Langevin ? Décide... Vite !

J'entendais Langevin gémir ; il était maintenu au sol par quatre vétérans, qui poussaient la grossièreté jusqu'à lui roter sans arrêt au visage. Il était impossible pour lui de s'échapper. Impuissant, il m'a lancé un regard suppliant.

— Oui, monsieur ! ai-je dit en criant.  
Ma réponse a surpris Masson.

— Tu manques de jugement. Tu es un meilleur joueur que lui. L'équipe ne doit pas perdre ses éléments les plus talentueux pour les autres plus faibles. C'est un noble geste de ta part, mais qui arrive trop tard. Les gars, procédez ! Et faites-le taire ! Ses cris me donnent mal à la tête !

Un vétérán a entrepris de bâillonner Langevin. Mais Samuel Bernard, le préposé à l'équipement, s'est interposé et l'a retiré d'un geste rapide.

— Pas question de ça ! a-t-il prévenu, s'esquivant toutefois aussi vite qu'il était arrivé.

— Occupe-toi donc de tes oignons, a grondé Croteau, le regard courroucé.

Le vétérán a commencé à raser le sexe de Langevin, non seulement les poils du pubis, mais aussi ceux du scrotum.

— Si tu bouges trop, a-t-il dit à Langevin, je vais te zigouiller !

Langevin a compris qu'il devait demeurer immobile. Cela n'empêchait pas Croteau d'infliger quelques coupures. Chaque fois, la recrue tressaillait de douleur. L'épreuve n'a duré que quelques minutes, mais devait paraître des heures pour celui qui la subissait.

J'ai consulté l'horloge accrochée au mur du salon, près de la tête empaillée d'un ori-

gnal. Nous étions là depuis plus d'une heure. Quand notre calvaire allait-il se terminer ?

Masson a remis à Croteau une petite bouteille.

— Et maintenant, pour bien finir le tour, un peu de lotion après rasage, a-t-il dit, riant de sa grossièreté.

Il en a aspergé le sexe de Langevin qui s'est mis à hurler de douleur. Sa réaction a été si forte qu'il a réussi à se dégager des vétérans qui l'immobilisaient. Le faciès grimaçant, la bouche ouverte, il est tombé à genoux sur le plancher, puis a adopté la position fœtale, gémissant et pleurant à chaudes larmes.

— ÇA BRÛLE ! ÇA BRÛLE ! braillait-il.

— Qu'est-ce que vous avez pris ? a questionné Samuel Bernard, tandis qu'il se penchait sur Langevin.

— Ah... Rien que de la sauce Tabasco, a dit Masson avec désinvolture, jetant un frisson d'horreur parmi les recrues.

Contenant sa colère, le préposé à l'équipement a ordonné à Croteau et à Masson de lui remettre la bouteille. Alors que le premier s'est avancé, les poings serrés vers Samuel Bernard, l'autre vétéran l'a stoppé et s'est fait complaisant.

— Allons, Sam... On s'amuse entre nous, a-t-il tenté.

— C'est une bien curieuse façon de s'amuser. Vous dépassez les limites du raisonnable, a riposté Samuel Bernard, le regard froid et la main toujours tendue.

— Va au diable ! a craché Masson avec hostilité en lui donnant la bouteille.

Samuel a entraîné avec peine Langevin à la salle de bains, alors que Masson l'observait d'un œil noir.

— Pourtant, on est raisonnables, nous, les gars... n'est-ce pas ? a-t-il demandé à la ronde.

— Oui, monsieur ! avons-nous crié, ébranlés par les derniers moments.

— Mais Sam a raison : si on regardait la télé pour se changer un peu les idées et se détendre ?

Nous avons pris place, debout, devant le téléviseur. Les vétérans nous ont tendu chacun une bouteille de bière. Elle est chaude...

— Merci, monsieur ! devait-on dire chaque fois.

Je m'inquiétais pour Langevin. Il nous a rejoints au bout d'un certain temps, un pansement rappelant la terrible épreuve qu'il venait de subir.

— Ça va ? lui ai-je murmuré.

Un bref signe de tête m'a rassuré à peine.

— Tout le monde a eu sa bière ? a demandé Masson.

La soirée était-elle enfin terminée ? J'ai réalisé que j'avais hâte de me rhabiller. Nu, je me sentais terriblement vulnérable.

Croteau a glissé une cassette vidéo dans l'appareil et a mis en marche le téléviseur. Il s'agissait de dessins animés : les Schtroumfs, des petits bonshommes bleus. Que nous réservaient donc Croteau et Masson ?

— Tout le monde connaît les Schtroumfs, bande de morons sans culture ? a demandé Masson. Alors, chaque fois qu'un petit Schtroumf dit le mot Schtroumf, vous devez prendre une gorgée de bière. Allez, on répète ! Schtroumf !

Pouah ! De la bière chaude.

— Je suis étonné : vous avez compris du premier coup. Et quand le Grand Schtroumf parle, vous videz votre bière d'un trait.

— C'est parti ! a lancé Croteau, entre deux gorgées.

Il ne m'a pas fallu plus de trente secondes pour que je voie le fond de ma première bière. Cinq minutes plus tard, j'ai cessé de compter. Surtout depuis la chanson du

Grand Schtroumf. La pièce commençait à tourner. Les cris des vétérans se mêlaient à l'histoire des Schtroumfs. Une recrue a vomi sur le plancher du salon.

J'étais incapable de garder mon équilibre. J'ai dû m'asseoir par terre. Tandis que les vétérans se lançaient dans un concours de rots, j'ai fermé les yeux. Je ne parvenais même plus à soulever cette autre bouteille que Masson venait de me remettre. Ma tête pesait une tonne. J'ai ouvert péniblement les yeux. Je voyais Thibodeau, debout sur une table, hurlant comme un forcené, alors qu'il exécutait une danse érotique pour des vétérans.

Ce serait mon dernier souvenir de cette soirée, la pire de toute ma vie...

## Chapitre 13

UN LOURD SILENCE SUIT MON RÉCIT. DEUX PERSONNES, INDISPOSÉES PENDANT LES ÉPREUVES DE LA BROSSE À dents et de l'olive musicale, se sont levées et ont quitté la salle. Lire de tels détails dans un journal, c'est déjà quelque chose. Mais de les entendre racontés ainsi, par la victime, est une tout autre expérience.

Pour mes parents, l'épreuve devait être terrible. Mon père essuie ses yeux. Ma mère sanglote doucement. Thibodeau et Langevin fixent le sol. Masson et Croteau me dévisagent.

Au bout de plusieurs secondes, Denis Beauchamp reprend la parole.

— Si je comprends bien, dit-il avec sarcasme, tous les autres joueurs ont menti et il n'y a que vous qui dites la vérité...

— C'est comme ça, dis-je, impassible.

— Étiez-vous au courant que votre ami, monsieur Chauvette, avait été expulsé de l'équipe de hockey la saison précédente ?

— Oui, mais j'avais oublié ce détail...  
Je ne vois pas en quoi ça me concerne.

— Il aurait pu vous inciter à mentir pour porter atteinte à la réputation de l'entraîneur, suggère-t-il.

— C'est ridicule ! dis-je, offusquant du même coup le directeur du programme sport-études.

— Vous avez une façon bien personnelle de montrer du respect envers les gens, monsieur Parent, remarque Denis Beauchamp, le front plissé. Monsieur Masson, distingué capitaine des Vaillants, nous a assurés que les joueurs pouvaient partir à leur guise au cours de la soirée.

Je pouffe de rire. Je ne sais plus trop si c'est pour l'utilisation de l'adjectif associé à Masson ou pour son assurance à affirmer que nous étions libres de nos mouvements au moment de cette initiation.

— Ce que le distingué monsieur Masson a oublié de vous préciser, c'est que le chalet de son père est situé en plein bois, à une vingtaine de kilomètres de la ville. Et, curieusement, il a oublié de mentionner les deux bergers allemands qui gardent le chalet et qui empêchent les étrangers d'y pénétrer... ou d'en sortir. On se serait crus dans un camp de concentration.

Solange Giguère veut reprendre le contrôle de la situation, son voisin occupant toute la patinoire.

— Si vous me permettez, monsieur Beauchamp, les autres membres du comité aimeraient aussi intervenir... Merci. Monsieur Parent, vous avez entendu monsieur Vallier raconter ce matin qu'il se serait défendu si des vétérans avaient voulu l'initier. Pourquoi ne pas avoir agi comme lui ? On vous aurait fiché la paix, je crois, non ?

Je savais que la question viendrait tôt ou tard. J'ai l'estomac noué.

— J'ai... j'ai manqué de courage, dis-je faiblement.

— Plus fort, on n'a pas entendu, retentit une voix que j'identifie comme celle de Masson, ce qui me fouette.

Je croise le regard de mes parents. J'y trouve la force nécessaire pour retrouver mon aplomb et hausser le ton :

— J'ai manqué de courage. J'aurais dû résister, j'aurais dû me défendre, protester, mais je n'ai pas la force de caractère, encore moins les capacités physiques de monsieur Vallier. Je l'ai vu se fâcher une seule fois et c'est épouvantable. Je comprends que les vétérans l'aient laissé tranquille. Il n'est pas un colosse, mais d'un seul coup de poing, il peut étendre n'importe qui dans cette salle.

Je dévisage Masson et Croteau.

— Mais mon nom est Alexandre Parent et non Laval Vallier. Et aujourd'hui, et pour

longtemps encore, je regretterai d'avoir refusé de me tenir debout ce soir-là. Parfois, j'ai honte de me regarder dans le miroir... Il ne se passe pas une journée sans que j'y pense. Plusieurs fois, la nuit, je me réveille en proie à des cauchemars. Je n'ai pas connu une bonne nuit de sommeil depuis le début de l'année. C'est pour cette raison que je suis ici. Je veux aussi me pardonner. Je parle parce que d'autres n'ont pas la possibilité de s'expliquer. Ils ne veulent pas briser le code du silence du sport : ce qui se passe dans l'équipe doit rester dans l'équipe. C'est le règlement ! Je souhaiterais que ces joueurs comprennent qu'ils n'ont pas à traverser ces horribles épreuves pour être admis dans un groupe. On prétend que les initiations contribuent à créer l'esprit d'équipe. On les justifie ainsi. On ferme les yeux, on serre les dents, on attend que la tempête passe, puis on oublie tout : on se donne la main comme des frères d'armes, prêts à aller à un même combat pour affronter l'ennemi, comme je l'ai entendu dire tout à l'heure. C'est de la foutaise ! Moi, je n'oublie pas. C'est pour ça que j'ai quitté l'équipe et que j'ai cessé de jouer au hockey. Le prix à payer était trop élevé, merci !

Je fixe un long moment l'entraîneur Jeff Gélinas avant d'enchaîner :

— Ces initiations ont-elles été approuvées par un adulte ? Il n'y en avait même pas ce soir-là ! On était à la merci de quelques adolescents sadiques qui se sont permis toutes les fantaisies de leur cerveau de crétiens. Au nom de quoi ? Au nom de l'unité ? Au nom du hockey ? Non, madame Giguère. Non, monsieur Beauchamp. Non, monsieur Robert. Je ne suis pas qu'un joueur de hockey. Je suis un étudiant de ce collège et j'exige qu'on me respecte !

Terminant mon envolée, je réalise que je suis debout. Devant moi, des bouches ouvertes et silencieuses, des yeux écarquillés... Jocelyn Chauvette frappe dans ses mains, imité par mon père, par ma mère, puis par mon professeur de musique. La vague d'applaudissements se répand parmi les gens, à l'exception des joueurs de hockey, de l'entraîneur Gélinas et des membres du comité. Dans ce vacarme, Marie-Josée Crête brandit sa trompette et sonne le ralliement.

Au bout de quelques secondes, Solange Giguère exige le silence pour que l'audience puisse se poursuivre. Denis Beauchamp n'en a pas terminé avec moi.

— Non seulement vous êtes un excellent orateur, monsieur Parent, mais aussi un bon comédien. Vous auriez dû opter

pour l'option art dramatique plutôt que pour sport-études... Par contre, vous ne nous avez toujours pas apporté le moindre élément de preuve de cette histoire.

J'approuve d'un signe de tête.

— C'est ma parole et celle de Jocelyn contre celle des autres joueurs. Mais au moins, j'aurai essayé et j'aurai fait la paix avec moi-même...

— Puisque personne n'est venu corroborer devant nous les faits évoqués, je propose que le comité ajourne ses travaux, suggère Denis Beauchamp, impatient d'en finir au plus vite. Nous avons perdu assez de temps et d'énergie aujourd'hui. Ça fait cinq ans que monsieur Jeff Gélinas dirige les Vaillants et aucun joueur n'a rapporté d'incidents de ce genre. J'estime donc qu'il serait futile d'entendre l'entraîneur à ce sujet. Monsieur Parent peut partir et rejoindre son papa et sa maman...

D'un geste théâtral, il referme son cahier de notes. Pour lui, la séance du comité est bel et bien terminée. Lorsqu'il se lève pour partir, Solange Giguère lui attrape le bras.

— Cette décision ne vous appartient pas, monsieur Beauchamp, l'avertit-elle d'un ton cassant. Il reste encore une personne sur notre liste et je veux entendre ce qu'elle a à raconter.

Agacé, Denis Beauchamp se rassoit et consulte sa montre.

— Il faut arrêter cette chasse aux sorcières inutile...

Benoit-Pierre Robert l'interrompt à son tour :

— Avec votre permission, madame la directrice, j'invite à l'avant monsieur Jeff Gélinas pour nous apporter quelques éclaircissements dans ce dossier.



## Chapitre 14

L'AIR SUFFISANT DE L'ENTRAÎNEUR JEFF GÉLINAS A DISPARU À LA SEULE MENTION DE SON NOM. AVEC PLAISIR, JE LUI CÈDE la place. Lorsque nous nous croisons, aucun des deux ne s'efface pour laisser passer l'autre et nos épaules se heurtent durement. Le choc nous fait reculer d'un pas.

— Tasse-toi de mon chemin, moron, murmure-t-il.

— Nous vous attendons, monsieur Gélinas, lui rappelle Solange Giguère avec impatience.

Il règne une vive tension entre eux. Jocelyn me racontait que, l'an dernier, la directrice avait interdit le port de la casquette dans l'école. Or, il s'agissait là d'un signe distinctif pour les membres de l'équipe des Vaillants. Les murs retentissent encore de cette confrontation de titans, dont madame Giguère était sortie victorieuse. Toutefois, depuis ce temps, elle doit régulièrement rappeler aux joueurs et même à l'entraîneur l'existence de ce règlement.

Avec arrogance, imbu de lui-même, Jeff Gélinas s'installe sur la chaise.

— Envoyez, pour qu'on en finisse au plus vite, quoi ! J'ai une séance d'entraînement en fin de journée.

Sa voix forte résonne dans toute la salle.

Deux places se sont libérées à l'avant après mon témoignage ; je me faufile avec Jocelyn pour me retrouver près du comité, à quelques pas seulement de Jeff Gélinas. Il a remarqué notre présence et fait une moue de mépris.

Solange Giguère semble bien déterminée à ne pas laisser Denis Beauchamp poser toutes les questions.

— Monsieur Gélinas, étiez-vous au fait de l'initiation que les vétérans avaient organisée pour les recrues ?

— Je suis au courant de tout ce qui se passe dans cette équipe, s'offusque-t-il, comme s'il s'agissait d'une évidence. Pouvez-vous en dire autant pour votre collègue, madame la directrice ?

— Je n'ai pas cette prétention, monsieur Gélinas. Après tout, je n'ai pas que vingt étudiants dont je dois m'occuper, mais bien cinq cents...

Touché ! L'entraîneur vient de compter dans ses propres buts.

Elle revient à la charge, sans se soucier de couper l'herbe sous les pieds de son voisin Beauchamp.

— Avez-vous assisté à l'initiation ?

— Non, j'étais occupé ailleurs. Mais les vétérans avaient toute ma confiance.

— Vous ont-ils expliqué leur plan ?

— Oui, et j'étais d'accord avec cette petite fête. À l'opposé de certaines personnes qui n'ont que peu ou pas d'expérience dans le sport, je reste persuadé que ces rituels sont bénéfiques à l'esprit d'équipe et...

— Y avait-il un adulte pour superviser la séance ? coupe Benoit-Pierre Robert, freinant lui aussi Denis Beauchamp dans son élan.

— J'ai toujours traité mes joueurs comme des adultes, monsieur Robert, s'indigne Jeff Gélinas, vexé de la question.

— Peut-être, monsieur Gélinas, mais je constate que certains de ces garçons n'ont que quinze ans...

— J'avais délégué mon bras droit, Samuel Bernard, pour s'assurer que tout se passe bien.

— Il sera toujours possible d'entendre plus tard le témoignage de M. Bernard, observe Solange Giguère en constatant, avec Benoit-Pierre Robert, que le nom du préposé à l'équipement n'apparaissait pas sur la feuille des personnes convoquées. Mais je ne crois pas me tromper en affir-

mant que votre bras droit n'est âgé que de dix-sept ans. Vous avez donc confié à un adolescent la tâche de surveiller le comportement d'autres adolescents, monsieur l'entraîneur.

— Monsieur Bernard m'a assuré que tout s'était bien passé, comme tous les gens de bonne foi vous l'ont confirmé depuis ce matin, madame la directrice, grogne l'entraîneur.

— Est-il vrai que vous avez mentionné à des parents qu'il n'y aurait pas d'initiations dégradantes dans votre équipe ? Nous avons reçu une lettre anonyme à ce sujet, indique madame Giguère en la lui tendant. Vous pouvez la lire si vous voulez...

En guise de réponse, Jeff Gélinas grimace.

— Encore une source anonyme de monsieur Chauvette, j'imagine ? Les parents n'ont pas à mettre leur nez dans les affaires de MON équipe, de la même façon qu'ils ne vous diront pas, madame Giguère, comment diriger VOTRE école... Je n'ai pas de leçon à vous donner à ce sujet, il me semble.

Profitant de la brèche d'un moment de silence, Denis Beauchamp y plonge sans retenue.

— Comment avez-vous réagi lorsque vous avez appris le départ d'Alexandre

Parent de votre équipe, à cause de cette présumée initiation ?

Me désignant sans gêne, l'entraîneur Gélinas crache sa haine. Une lueur malveillante brille dans ses yeux.

— Monsieur Parent l'a dit lui-même : il n'est qu'un lâche ! Il n'y avait plus de place pour lui avec les Vaillants. Je veux des guerriers dans mon équipe, pas des rats qui fuient le navire à la moindre occasion. Malgré tout, j'étais prêt à lui accorder une seconde chance, mais il a refusé de s'excuser auprès de ses équipiers. Ils lui en veulent toujours, avec raison. Ils n'ont plus aucun respect pour lui, moi non plus d'ailleurs et il le sait fort bien.

Denis Beauchamp approuve d'un signe de tête, incitant l'entraîneur à continuer.

— On me commande de bâtir un club qui représentera dignement le collège dans la ligue de hockey. J'ai rempli mon mandat depuis mon entrée en poste. J'aurais droit à un certain respect, à une certaine reconnaissance comme d'autres professeurs de cette institution, signale-t-il à Solange Giguère après avoir regardé avec dédain la tête grisonnante de Jean-Paul Lambert.

L'entraîneur fait allusion au dossier de « L'aréna Jeff-Gélinas » qui s'empoussière sur le bureau de la directrice...

— Mais ce qui m'importe, reprend-il avec fougue, c'est la victoire. Tous les moyens sont bons pour y arriver, seul le résultat compte. Je veux être capable d'exiger le maximum de chacun. Le joueur doit être prêt à oublier sa petite personne au profit de son équipe. L'initiation n'était qu'un défi à relever. Nous avons pu séparer les enfants des hommes... Avec quoi, pensez-vous, ai-je pu décrocher toutes les bannières qui flottent à l'aréna et qui contribuent ainsi à la renommée du collège ? Certainement pas avec des gars comme LUI ! tonne-t-il en me pointant du doigt.

L'entraîneur, le visage crispé de rage, a quitté son siège. Il s'avance vers moi et rugit :

— Et je ne tolère pas que de petits morveux comme toi se permettent de cracher sur le chandail de MON équipe !

Je me lève à mon tour, déterminé à ne pas me laisser intimider par son attitude agressive :

— Oui, et c'est pour ça que vous avez demandé à VOS vétérans de nous humilier et de nous saouler !

Mon intervention met le feu aux poudres et l'entraîneur explose :

— Parfaitement ! Il était à peu près temps que tu sortes des jupes de ta mère et que tu deviennes un homme !

Jeff Gélinas veut se ruer sur moi. Un des gardes de la sécurité s'interpose avant que l'affrontement ne vire à la bagarre. Je sens une présence derrière moi.

— Ne touche pas à mon fils, ordure ! menace mon père.

Benoit-Pierre Robert saisit Jeff Gélinas par le bras et lui ordonne de se rasseoir.

— Vous n'êtes pas dans un centre sportif, ici, monsieur Gélinas, dit durement l'adjoint à la direction, en haussant la voix à la surprise générale.

Me fusillant du regard, l'entraîneur retourne à son siège. Du coin de l'œil, j'aperçois Laval Vallier qui rassoit Charles Masson à sa place.

— Je n'ai plus rien à déclarer, peste l'entraîneur en se croisant les bras. Ce comité est une vraie farce ! Vous traitez mes joueurs comme des criminels ! C'est honteux ! Ce sont des héros ! Des modèles ! Ce sont des Vaillants !

Jocelyn Chauvette attire l'attention de la directrice, en s'approchant de la table.

— Madame Giguère, avez-vous bien entendu les derniers propos de monsieur Gélinas ?

— Oui, monsieur Chauvette, indique-t-elle en désignant sa feuille. C'est déjà noté, ici.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? s'indigne Jeff Gélinas, soufflant des naseaux comme un taureau prêt à bondir.

Je réponds pour lui avec un large sourire :

— La vérité, enfin !

— Ainsi, monsieur Gélinas, reprend Solange Giguère, vous avez approuvé que des jeunes consomment de l'alcool pendant l'initiation, puisque vous êtes au courant de tout ce qui se passe dans votre équipe, comme vous nous l'avez si bien rappelé tout à l'heure.

L'entraîneur Gélinas se renfrogne.

— En se fiant à cet article, on apprend que les recrues ont bu plusieurs bouteilles de bière. Je serais curieuse de savoir qui a acheté les caisses. Ça ne peut être votre préposé à l'équipement, ce n'est pas encore un adulte au sens de la loi. Serait-ce vous, monsieur Gélinas ?

Denis Beauchamp veut argumenter à sa place :

— Même si les jeunes avaient pris une ou deux bières, où est le mal ? Il ne s'est rien passé d'autre de toute façon.

— Vous semblez bien renseigné, monsieur Beauchamp, remarque Benoit-Pierre Robert, avec cynisme.

— Si ! Il s'est passé autre chose, lance timidement une voix dans la foule.

Ce n'est pas Langevin...

Samuel Bernard, le préposé à l'équipement, se dirige vers l'avant de la salle. Il fait face aux trois membres du comité, mais demeure à distance respectable de l'entraîneur.

— Je m'appelle Samuel Bernard, murmure-t-il. Ce qu'a raconté monsieur Parent est exact...

Le visage du *coach* Gélinas pâlit.

— C'est ta source anonyme ? dis-je à Jocelyn dans un souffle.

— Elle ne l'est plus maintenant...

Attentif aux propos de ce témoin surprise, j'apprends que c'est lui, finalement, qui a reconduit à leur domicile les recrues imbibées de bière.

— Ce que j'ai vu cette année m'a levé le cœur. Je ne pouvais pas croire que des jeunes puissent s'acharner autant sur d'autres simplement parce qu'ils n'étaient pas de l'équipe l'an dernier. Et pourtant, ceux-là même qui initiaient auraient dû se souvenir de leur propre initiation. Mais non : ils ont fait encore pire que les autres avant eux ! Où cela allait-il s'arrêter ? Je voulais que ça se sache afin que quelqu'un, quelque part, y mette un terme ou du moins exerce un certain contrôle.

Son intervention cause une onde de choc. La voix de la directrice du collège semble éclater dans la pièce :

— En avez-vous parlé à l'entraîneur ?

— Avant et après l'initiation, madame, opine-t-il. Mais il me répétait que c'était bon pour l'esprit d'équipe et surtout que ça ne regardait pas un simple préposé à l'équipement...

— Traître, gémit Jeff Gélinas, anéanti dans sa chaise.

— Je m'excuse auprès des recrues pour ce qui s'est passé ce soir-là. J'aurais dû, moi aussi, m'interposer.

— Lâche, murmure encore l'entraîneur.

Sans consulter ses deux voisins de table, la directrice Solange Giguère décide qu'elle en a soupiré de l'attitude de l'entraîneur des Vaillants du collège Wilfrid-Laurier.

— Monsieur Gélinas, je vous ordonne de quitter cette salle et cette école immédiatement. Nous statuerons plus tard sur votre sort.

Denis Beauchamp tente de rester impassible, mais c'est peine perdue : il est aussi dévasté que son ami. Solange Giguère s'adresse à lui :

— Monsieur Beauchamp, étiez-vous au courant de ces initiations ? Le sport, c'est votre domaine, non ?

— Oui... Euh, non ! Je ne le savais pas, bafouille-t-il.

— Je l'espère pour vous, tonne la directrice.

Les hommes de sécurité escortent Jeff Gélinas hors de la salle. Jocelyn Chauvette sort un petit appareil photographique de sa poche et prend un cliché rapide. À son sourire, je peux voir qu'il savoure ce moment.

— C'est pour ma page 1...

Lorsque Jeff Gélinas passe devant lui, le professeur de musique, Jean-Paul Lambert, se met à entonner d'une voix modérée « *Valderi-Valdera* ». Son élève Marie-Josée Crête en rajoute et joue à la trompette le thème qui résonne dans les arénas du monde entier dans la dernière minute de jeu pour ridiculiser l'équipe perdante : « *Na Na Na Na... Hey Hey... Goodbye !* ».

Les vétérans hockeyeurs du Wilfrid-Laurier sont anéantis par le départ de leur pilote. Exigeant le retour au calme, Solange Giguère s'adresse maintenant au public.

— Y a-t-il des joueurs qui souhaitent s'avancer ? Les derniers événements ont pu raviver des mémoires, non ?

Jean-François Langevin se lève lentement de sa chaise.

— Oui ! J'ai été initié de la même façon que monsieur Parent. L'entraîneur, le capi-

taine et des vétérans ont exigé de moi que je nie tout ce qui était arrivé... Ils m'ont assuré que si je parlais, ils me rendraient la vie si misérable pendant l'année scolaire que je devrais quitter le collège pour avoir la paix.

— Moi aussi, renchérit Marc-André Thibodeau. L'initiation a eu lieu de la façon racontée dans le journal et par monsieur Parent. Mes... mes parents ont écrit la lettre anonyme à la direction de l'école.

Les cinq autres recrues se lèvent à tour de rôle.

— Enfin, du monde qui se tient debout, observe Laval Vallier d'une voix forte.

## Chapitre 15

**N**OUS SOMMES UN GROUPE DANS LE BUREAU DE *LA FEUILLE DE LAURIER* : LES RECRUES INITIÉES, LAVAL VALLIER, Samuel Bernard et moi, en compagnie de l'hôte de l'endroit, Jocelyn Chauvette.

L'étudiant journaliste a en main le rapport du comité d'enquête, un privilège de la directrice Solange Giguère pour les lecteurs de la prochaine édition du journal scolaire. Il en entreprend la lecture à voix haute :

*À la lumière des témoignages recueillis par le comité d'enquête sur de prétendues initiations, le lundi 7 novembre dernier, il a été démontré que ces initiations ont bel et bien eu lieu dans l'équipe de hockey du collège.*

*Menées par des vétérans, ces séances, rapportées d'abord par le journaliste Jocelyn Chauvette et racontées par la suite par la recrue Alexandre Parent, ont été dégradantes et humiliantes pour les joueurs qui les ont subies. Un total de huit recrues ont été initiées de façon*

*abusive au chalet du père du capitaine de l'équipe, Charles Masson.*

*Aucun adulte ne supervisait cette soirée où l'alcool – de la bière achetée par l'entraîneur Jeff Gélinas – coulait à flots.*

— Je vous épargne les détails de l'initiation, à moins que vous n'insistiez, remarque Jocelyn avant de reprendre sa lecture.

*Le comité présidé par la directrice du collège, Solange Giguère, a pris les décisions suivantes :*

*\* le congédiement immédiat de l'entraîneur Jeff Gélinas pour avoir acheté de l'alcool destiné à des mineurs, pour avoir approuvé la tenue de l'initiation et pour avoir incité ses joueurs à mentir devant le comité, car ils devaient se soumettre au code du silence.*

— Bravo ! Langevin, il fallait du courage pour dévoiler tout ça, lui dis-je en lui tapotant l'épaule.

Cette révélation de Langevin a été lourde de conséquences pour l'entraîneur. Toutefois, Jeff Gélinas a quitté le collège et les Vaillants bien avant la divulgation du rapport du comité d'enquête. Il a démissionné pour des «*raisons personnelles*», a écrit Jocelyn dans son journal la semaine dernière. L'entraîneur est un peu comme

un chat : il a plusieurs vies et il est vite retombé sur ses pattes. Il dirige maintenant l'équipe de hockey les Vautours du collège Saint-Jacques, la seule formation que les Vaillants avaient pu vaincre depuis le début de l'année. Ce club croupissait au dernier rang de la ligue et son entraîneur a été congédié dès que le directeur du programme sport-études de ce collège a appris la prochaine disponibilité de Jeff Gélinas... Jocelyn Chauvette est persuadé que l'entraîneur s'est déniché ce boulot sur la recommandation de son bon ami Denis Beauchamp...

Bon débarras !

Jocelyn poursuit sa lecture des décisions du comité :

*\* l'expulsion du collège de messieurs Charles Masson et Maxime Croteau. Il a été démontré que ces deux vétérans ont été les principaux organisateurs de l'initiation des recrues. De plus, ils ont menacé les jeunes joueurs de représailles s'ils en parlaient aux membres du comité.*

*\* la suspension du collège pendant deux semaines des autres vétérans des Vaillants, parce qu'ils ne sont pas intervenus, qu'ils ont joué un rôle actif dans les événements immoraux que l'on connaît, qu'ils ont menti aux membres*

*du comité. Il leur sera interdit de jouer au hockey. En ce sens, le comité met un terme, du moins pour cette année, au programme de hockey du collège.*

— Il fallait s'y attendre. Il ne resterait pas suffisamment de joueurs. Et puis, c'est l'heure du grand ménage dans ce dossier-là, philosophe Samuel Bernard.

Malgré tout, la déception est grande chez les recrues.

— On pourra toujours se réunir entre nous sur la glace, même si ce n'est pas dans un cadre officiel, propose Marc-André Thibodeau.

— Attendez, ce n'est pas terminé, signale Jocelyn. La dernière partie traite des initiations. C'est un règlement.

*\* Toute équipe – peu importe la discipline sportive – désireuse d'organiser une initiation pour ses joueurs recrues devra d'abord s'adresser à la direction de l'école. Son déroulement devra être approuvé par l'entraîneur et par deux membres de la direction de l'école. La consommation d'alcool ou de drogue est strictement interdite. Les joueurs et la direction seront avisés au moins une semaine à l'avance de la tenue de l'initiation. Ils seront libres d'y participer ou non et ne devront pas être l'objet de représailles*

*ou de pressions le cas échéant. L'information sera également transmise aux parents. L'initiation aura lieu en présence obligatoire de l'entraîneur et de deux représentants, un homme et une femme, du conseil d'établissement.*

*Un rapport devra être fourni par les responsables de l'initiation dans la semaine suivante.*

*Tout manquement à l'une ou l'autre de ces conditions pour une initiation peut entraîner l'expulsion du collègue des responsables et la suspension pendant une année de cette discipline sportive.*

*Solange Giguère,  
directrice du collègue Wilfrid-Laurier.*

— Ouf ! C'est un règlement avec des dents, dis-je avec admiration. Mais il faudra être vigilant...



## Épilogue

— **T**U SERRES LES DENTS ET TU FAIS CE QUI T'EST DEMANDÉ, MURMURE SAMUEL BERNARD À NICOLAS PELLETIER, UN grand rouquin, efflanqué, nerveux comme tout, qui avale péniblement sa salive.

— C'est juste un mauvais moment... Je sais, je suis passé par là, lui dis-je en lui tapotant fraternellement l'épaule.

Accrochés au tableau, bien à la vue de tous, des articles du journaliste Jocelyn Chauvette, photocopiés et agrandis pour en faciliter la lecture, décrivent les initiations passées l'an dernier, mais rien pour rappeler aux nouveaux venus l'enquête qui a suivi.

Nicolas Pelletier, d'un bref signe de la main, comme s'il allait à l'abattoir, salue les six autres recrues regroupées dans un coin du vestiaire de l'équipe de hockey. Ils ont enfilé le chandail de hockey par-dessus leurs vêtements d'école. La seule chose qui les différencie des vétérans – à l'exception d'une palpable anxiété – c'est qu'ils sont pieds nus.

— Allez, on y va, dis-je à Nicolas. C'est toi qui casses la glace ! T'as une bouille sympathique...

— Mmmmerci, monsieur, bégaie-t-il, la voix tremblante.

Avant que la recrue ne quitte le vestiaire pour se rendre dans la pièce adjacente, le préposé à l'équipement, Samuel Bernard, lui glisse à l'oreille :

— Et surtout : méfie-toi des apparences.

Encadré de Samuel et de moi, Nicolas pénètre dans la salle plongée dans la pénombre. En son centre, une lumière venue du plafond éclaire sinistrement une chaise. À la vue de la scène, Nicolas ralentit son pas.

Une bourrade de Samuel l'incite à continuer d'avancer. Sortis des coins sombres, quatre vétérans déguisés en bourreaux, le visage masqué par une cagoule, se dirigent lentement vers la recrue.

— Qu'est-ce qui m'attend, messieurs ? demande Nicolas d'une voix blanche.

— Tout dépend de toi, expliquent Thibodeau et Langevin.

— Bourreaux ! À votre travail ! dis-je avec force.

— Oui, capitaine ! crient-ils.

Deux d'entre eux obligent Nicolas à s'asseoir sur la chaise. Langevin et Thibo-

deau, pour leur part, semblent s'évanouir dans l'obscurité de la pièce pour ressurgir, tels des fantômes, portant avec précaution un grand carton sur lequel est répandu du verre brisé. Ils le déposent devant les pieds nus de la recrue.

— Je ne vais pas marcher là-dessus, messieurs ? gémit Nicolas.

Je me charge de le rassurer sur nos intentions...

— Non, bien sûr. On n'est pas idiots ! Tu vas y sauter à pieds joints !

— J'aimerais bien voir ça, monsieur, réplique Nicolas, incrédule.

— Justement, tu ne le verras pas !

Un claquement de doigts plus tard et l'un des bourreaux lui bande les yeux. Nicolas essaie de voir dans la partie basse de son bandeau.

— Tu n'as pas le droit de regarder, prévient Langevin. Sinon, ce n'est pas sur les pieds que tu vas atterrir, mais bien sur tes fesses !

— Il me semblait qu'un règlement établi par la direction du collège avait interdit les initiations, monsieur, proteste faiblement Nicolas.

— Ah ! Le règlement de madame Giguère. Il faudrait pour ça qu'elle sache qu'il y en ait une, dis-je avec un certain plaisir.

— Mets-toi debout ! ordonne Thibodeau.

Nicolas Pelletier obéit lentement.

— Quand le camp d'entraînement a commencé, tu nous as affirmé que tu étais prêt à tout pour être de l'équipe, dis-je.

— Oui, mais...

— Maintenant que nous sommes sur le point de débiter notre nouvelle saison, nous voulons que tu passes de la parole aux actes. Répète-le-moi : es-tu prêt à payer le prix pour ton équipe ?

— Ou... Oui, monsieur ! bafouille Nicolas.

— Je ne t'ai pas entendu. Il faut parler plus fort aux vétérans.

— Oui, monsieur ! répète-t-il sur un ton plus déterminé.

— As-tu confiance en tes vétérans ?

— Oui, monsieur !

— Alors, saute devant toi, sans hésiter, sans penser.

Samuel Bernard surgit derrière lui et lui met les mains sur les épaules.

— En criant, tu amortis la douleur.

Debout, les mains dans le dos, tel un condamné à mort devant un peloton d'exécution, la recrue se prépare au pire. Sa respiration s'accélère. Je hurle à ses oreilles :

— Nicolas, es-tu prêt à tout pour ton équipe ?

— Oui, monsieur !

— Alors, SAUTE !

— Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaah !!!

Après un court bond, les pieds nus de Nicolas Pelletier atterrissent sur le carton. Son hurlement se poursuit tandis que son visage demeure crispé dans l'attente de la douleur.

Rien ne se produit, à part de légers craquements sous la plante de ses pieds.

Ignorant nos recommandations, il retire son bandeau d'un geste vif.

— Merde...

Ses pieds ont écrasé du maïs soufflé...

Il laisse échapper un grand soupir de soulagement, accompagné d'un rire nerveux.

— Vous m'avez eu, messieurs.

— Je t'ai averti de te méfier des apparences, lui rappelle Samuel Bernard.

Thibodeau s'approche et lui ordonne de souffrir haut et fort.

— Oui, monsieur ! Tout ce que vous voulez !

Et avec un enthousiasme débordant, Nicolas Pelletier s'époumone comme s'il venait de sauter pieds nus sur du verre brisé. Sa plainte doit franchir la porte de la

pièce et parvenir aux oreilles des autres recrues qui attendent dans le vestiaire.

Dans la pénombre, un adulte émerge à son tour en souriant. C'est le père de Thibodeau, celui qui avait rédigé la lettre anonyme à la directrice à la suite des événements de l'an dernier. Ma mère est à ses côtés ainsi que Benoit-Pierre Robert, directeur adjoint du collège, et Martin Gauthier, notre nouvel entraîneur.

Laval Vallier retire sa cagoule de bourreau.

— Si on m'avait prédit un jour que je participerais à une initiation, lance-t-il, flanqué de Jocelyn Chauvette.

— Je veux profiter de la lumière pour écrire un peu, remarque le journaliste.

Il a été chargé par Solange Giguère de la rédaction du rapport d'initiation de l'équipe. La directrice du collège a accepté de redémarrer le programme de hockey après une pause de presque une année. Nous avons pu panser nos plaies et retrouver le goût de jouer. Tous les vétérans de cette année ont travaillé ensemble pour préparer l'initiation, qui se résume à cette fausse séance de « torture » et à un repas d'équipe au restaurant. Le plan a été soumis à la direction et au conseil d'établissement. Nous avons reçu leur bénédiction.

— On passe au suivant ? anticipe Nicolas Pelletier, avec empressement.

Les bourreaux s'amuse de sa réaction.

— T'es trop de bonne humeur pour une victime, lui signale Langevin.

— À toi de choisir le prochain sacrifié, lui dis-je amusé.

Se frottant les mains, il cite le nom d'Olivier Grenier.

— Je peux assister ? supplie-t-il.

— Non, intervient Samuel Bernard. Tu dois jouer ton rôle jusqu'au bout. Alors, pas un mot aux autres.

Laval Vallier lui barbouille la plante des pieds de faux sang. Une fois le maquillage terminé, Thibodeau lui applique des pansements blancs pour accentuer le contraste du rouge.

Je raccompagne la recrue au vestiaire. Dès qu'il franchit le seuil de la porte, le nouvel initié boite exagérément, s'appuyant tant bien que mal sur mon épaule. Chaque pas entraîne un nouveau gémissement. La mise en scène double le degré d'appréhension des recrues.

Nicolas Pelletier s'assoit dans un coin du vestiaire, entouré des vétérans, et se cache le visage dans les mains pour ne pas éclater de rire.

— C'est affreux, se lamente-t-il. Je n'ai jamais eu aussi mal de ma vie. Vous devriez avoir honte !

Sur ce, je pointe du doigt le visage bou-  
tonneux d'Olivier Grenier.

— C'est à ton tour !

## Remerciements

L'auteur tient à remercier chaleureusement tous ces gens, athlètes, entraîneurs, journalistes, directeurs et parents qui ont accepté de témoigner leurs expériences, leur vécu et leurs opinions en matière d'initiations sportives. Votre désir d'anonymat a été et sera respecté.

Des remerciements sont également adressés à ceux et celles qui ont accepté de lire ce manuscrit et d'y apporter leurs commentaires.

Enfin, l'auteur souhaite exprimer sa gratitude au Conseil des Arts du Canada, qui lui a octroyé une bourse, à l'automne 2002, pour effectuer les recherches et l'écriture de ce récit ; ainsi qu'à la direction des journaux *L'Union* et *La Nouvelle*, pour avoir permis un congé sans traitement pour la réalisation de ce projet.

## Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman de Alain M. Bergeron, Finaliste au prix Hackmatac 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, Finaliste au Prix du Gouverneur Général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, Finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004, Finaliste au Prix M. Christie 2004

18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard
22. *Y a-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un Livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert, sélection White Ravens 2005
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier
27. *Orages en fin de journée*, roman de Jean-François Somain
28. *Rhapsodie bohémienne*, roman de Mylène Gilbert-Dumas
29. *Ding, dong !*, clins d'oeil à Raymond Queneau, Robert Soulières
30. *L'initiation*, roman d'Alain M. Bergeron
31. *Les Neuf Dragons*, roman de Pierre Desrochers
32. *L'esprit du vent*, roman de Danielle Simard
33. *Taxi en cavale*, roman de Louis Émond







Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 %  
recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir  
d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer  
sur les presses de Marquis Imprimeur  
en mars 2008